

**GEORGES,**

OU

**LE CRIMINEL PAR AMOUR,**

**DRAME EN TROIS ACTES,**

PAR FEU **LEBRAS** *K*

**ET M. FRÉDÉRIC GAILLARDET,**

Auteur de *Struensee* et de la *Tour de Nesle*.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE  
DE LA GAITÉ, LE 19 MAI 1833.

---

PRIX : 1 FR. 50.

---



**PARIS,**

**BARBA, LIBRAIRE AU PALAIS-ROYAL.**

**1833.**

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

**GEORGES**, homme du peuple.  
**GERONIMO SFORZI**, noble vénitien.  
**ANTONIO**, son fils.  
**PHILIPPE**, domestique de Laura.  
**LAURA**, cantatrice italienne.  
**ANNA**, sa sœur.  
**SUZETTE**, au service de Laura.  
**LA SIGNORA TAVELLI**, mère de Laura  
et d'Anna.  
**UN HÔTELLIER** à Venise.  
**Personnages italiens des deux sexes.**

**MM. JEMMA.**  
**MARTY.**  
**MAILLARD.**  
**THÉODORE.**  
**M<sup>mes</sup> ESTELLE.**  
**EUG.-SAUVAGE.**  
**LEMÉNIL.**  
**CHÉZA.**



*De premier acte à Marseille, les deux autres à Venise.*

# GORGES.

---

## ACTE I.

---

*Un salon chez Laura.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

SUZETTE, PHILIPPE, *occupés tous deux à ranger l'appartement.*

PHILIPPE.

Madame tarde bien à paraître ce matin, Suzette.

SUZETTE.

Il n'est encore que dix heures!.. et le spectacle s'est terminé hier après minuit. Or, une actrice qui se couche à minuit ne peut pas se lever avant midi. C'est la règle.

PHILIPPE.

Un tour de cadran, là, au grand complet.

SUZETTE.

Vous l'avez dit. Mais je m'aperçois que vous ne connaissez pas encore nos mœurs, mon garçon; nouveau venu dans cette maison, n'ayant encore servi que le simple bourgeois habitué à se coucher et se lever avec le jour, vous possédez à fond l'antichambre et le maître vulgaires; mais vous ne savez pas ce que c'est que le théâtre. Une actrice, voyez-vous, c'est une étoile qui brille avec le soir, un soleil qui surgit avec le rideau et s'abaisse avec le lustre. Aussi leur vie, à elles, c'est de six à onze heures, la durée d'un spectacle. Pendant le jour elles dorment pour s'éveiller et reparaitre avec la nuit. Voilà pourquoi ma maîtresse se lève si tard, et elle se lèvera encore aujourd'hui plus tard que de coutume, car elle est rentrée hier fort triste et bien fatiguée.

PHILIPPE.

Triste, et de quoi donc? Que lui est-il arrivé?

SUZETTE.

Rien. Mais il y eut hier au théâtre un tumulte effroyable.

PHILIPPE.

Pourquoi?

SUZETTE.

Pourquoi, pourquoi? La méchanceté, la jalousie... Des jeunes gens du pays, furieux de voir que Mademoiselle leur a préféré M. Arthur, un jeune Italien; ce qui est pourtant bien naturel, puisqu'elle aussi est Italienne; puis les financiers, les gros commerçans de Marseille, tous vieux, riches et laids, furieux d'avoir déposé en vain aux pieds de ma maîtresse leurs billets de banque et leurs soupirs; si bien qu'hier ils se sont mis à crier : *A bas la cantatrice! à bas la prima dona!* C'était un charivari épouvantable. Outré de voir traiter mademoiselle Laura si indignement à cause de lui, M. Arthur s'était levé, et allait être accablé par ses rivaux, lorsqu'un homme du peuple, fendant la foule, s'écria : *Ceux qui sifflent sont des méchans, et ceux qui se mettent vingt contre un sont des lâches!* Puis il jeta son mouchoir au parterre, mais nul ne le ramassa, car on connaissait la force de celui qui venait de se faire le second de M. Arthur.

PHILIPPE.

Et quel était donc cet homme? un homme du peuple, dites-vous?

SUZETTE.

Oui, un homme du peuple comme vous et moi; un simple artisan qu'on voit toujours au théâtre chaque fois que mademoiselle Laura y joue; il assiste à toutes les représentations, jamais il n'en manque une seule. Alors il se place auprès d'elle, et le plus près qu'il peut. Il la suit, il la dévore de ses regards. Toujours il est le premier à applaudir, et ses applaudissemens tiennent de la frénésie et de la rage. S'il s'élève quelque bruit, au contraire, son front se rembrunit, son œil lance des flammes, tourné vers l'endroit d'où est parti un chut! ou un murmure. C'est un pauvre diable enfin qui est devenu amoureux à en perdre la tête, et sur mon âme il la perdra si Dieu ne vient à son aide.

PHILIPPE.

Comment s'appelle-t-il?

SUZETTE.

Georges. Depuis qu'il est amoureux, il s'est lié avec moi, uniquement pour causer de ma maîtresse, l'entendre parler ou la voir.

PHILIPPE.

L'avez-vous dit à Mademoiselle?

SUZETTE.

Dieu m'en garde! dès les premiers mots elle m'aurait chassé. Quant à lui, je voudrais bien un peu le ramener à la rai-

son, car cela me fait peine vraiment de voir un brave jeune homme soupirer pour une femme qui le dédaigne...

PHILIPPE.

Tandis qu'il y en a tant d'autres qui seraient moins sévères, n'est-ce pas, mademoiselle Suzette ?

SUZETTE.

Mais sa maladie est incurable.

PHILIPPE.

Il ne sait donc pas que Mademoiselle aime M. Arthur.

SUZETTE.

Il le sait, et sa passion n'en est que plus ardente par la jalousie que cet amour lui cause. Aussi a-t-il cherché mille moyens pour éloigner ce rival qui le désespère. Comme il savait que M. Arthur était Italien, il a fait des démarches inouïes pour découvrir le nom de son pays, celui de sa famille... Malheureusement, je ne connais pas plus le nom de Madame que celui de Monsieur, et, sur ce point là, je n'ai pu lui être utile. Aussi le pauvre garçon en sera pour ses peines, du moins j'en ai bien peur.

PHILIPPE.

On frappe, mam'zelle Suzette.

SUZETTE.

Eh bien, ma foi, qu'on entre.

## SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, GÉRONIMO SFORZI.

SUZETTE.

Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur ?

GÉRONIMO.

N'est-ce point ici chez mademoiselle Laura, cantatrice du théâtre de Marseille ?

SUZETTE.

Oui, Monsieur.

GÉRONIMO.

Pourrais-je savoir si un jeune Italien, du nom d'Ant... d'Arthur, est en ce moment...

SUZETTE.

Près de ma maîtresse ? non Monsieur.

GÉRONIMO.

Quand viendra-t-il ?

SUZETTE.

Je ne sais si je dois...

GÉRONIMO.

Vous pouvez me le dire sans crainte.

SUZETTE.

Alors, je vais demander à Madame.

GÉRONIMO.

Non ; je désire lui parler à lui seul. Dites-moi donc quand je le trouverai, et cette bourse est à vous.

SUZETTE, *prenant la bourse.*

Comment donc, Monsieur...

GÉRONIMO.

Quand dois-je revenir ?

SUZETTE.

Dans une heure.

GÉRONIMO.

C'est bien. Soyez discrète, et je vous récompenserai.

*Il sort.*

### SCENE III.

SUZETTE, PHILIPPE.

SUZETTE.

Eh bien ! que dites-vous de cela, Philippe ? en voilà un qui fait généreusement les choses.

PHILIPPE.

Une bourse pleine, ma foi.

SUZETTE.

Et ce n'est point un amoureux, car c'est M. Arthur qu'il demande, celui-là. Il veut le voir à toutes forces, et lui parler à lui seul... Oh ! il faut qu'il se passe quelque chose... Georges pourra peut-être me l'apprendre. (*On entend une sonnette.*) C'est ma maîtresse qui m'appelle.

PHILIPPE.

Allez, je vous laisse, mam'zelle Suzette.

SUZETTE.

Il est trop tard ; la voilà.

*Philippe se retire.*

### SCENE IV.

SUZETTE, LAURA.

LAURA.

Il y a près d'un quart-d'heure que je t'appelle, Suzette.

SUZETTE.

Je n'avais point entendu.

LAURA.

Arthur n'est point encore venu, Suzette ?

SUZETTE.

Non, Madame, pas encore.

LAURA.

Je ne sais quel pressentiment, quel rêve sinistre m'a agitée toute la nuit. . . Je ne veux pas sortir qu'il ne soit arrivé. . . Aussitôt qu'il sera venu tu me l'enverras, Suzette.

SUZETTE.

Oni, Madame.

LAURA.

Et des scènes d'hier, du tumulte qui troubla le spectacle, vous n'en avez point entendu parler, Suzette. Cela n'a point eu de suites ?

SUZETTE.

Aucune, Madame.

LAURA, *préoccupée.*

Tant mieux. Tu diras à Arthur que je l'attends, n'est-ce pas.

Elle rentre.

## SCENE V.

SUZETTE, *seule.*

Arthur, toujours Arthur !. . C'est une passion à faire peur ; passion d'Italienne, qui ne se refroidit jamais ; un amour véridable, enfin. Pour une actrice, c'est rare. Arthur ! elle ne pense qu'à lui, ne rêve qu'à lui ! et de ce pauvre Georges qui se meurt d'amour, lui aussi, qui la défend au théâtre, se bat, se ferait tuer pour elle, il n'en est pas question. . . elle ne le connaît même pas.

## SCENE VI.

SUZETTE, GEORGES.

GEORGES, *s'arrêtant à la porte.*

Suzette, mam'zelle Suzette.

SUZETTE, *se retournant.*

Georges ! c'est lui. . . Il n'y a personne, entrez. Ne craignez rien, vous dis-je, je suis seule. On dirait que vous avez peur de marcher.

GEORGES.

Peur, dites-vous, je ne sais pas si c'est là ce que j'éprouve, Suzette; je ne sais pas si c'est la peur que je ressens en pénétrant dans cette maison; mais d'aussi loin que je la vois, mon cœur bat plus vite, mes yeux se troublent, c'est comme du feu qui coule dans mes veines; plus j'approche, plus je tremble, et quand je veux entrer, mes pieds ne peuvent plus avancer, mes mains ne savent plus trouver la porte; il y a là quelque chose qui m'arrête, quelque chose que je ne puis définir, et pourtant ce n'est point de la peur, non, c'est plutôt du plaisir, mais un plaisir qui m'enivre; une joie qui tient du frisson, de la fièvre, et fait trembler tout mon corps. . . Que vous dirai-je, Suzette? cette maison me semble un temple, et j'éprouve en y entrant ce qu'on éprouve en s'approchant de Dieu.

SUZETTE.

Est-il amoureux. . . est-il fou! . .

GEORGES.

C'est vrai, mam'zelle Suzette, je suis fou, j'ai perdu la tête. . . Vous pouvez me le dire, me le répéter sans que je me fâche; mon amour est une véritable folie, je le sais bien, allez; mais cette folie est mon illusion, mon espoir, elle est ma vie. Laissez-la moi donc, mam'zelle Suzette, car sans elle je mourrais. Depuis que je suis ici, tenez, depuis que j'ai touché le sol que chaque jour ses pieds touchent, depuis que mes yeux voient ces murs, ces objets que chaque jour ses yeux voient, je suis joyeux, mon sang est devenu plus calme, ma tête moins brûlante; je respire librement, et cet air me semble pur, il m'est doux. . . il est le sien!

SUZETTE.

Venez donc vous asseoir, cela ne vous empêchera pas de respirer. Tenez, M. Georges, écoutez-moi, je vais vous parler comme une sœur, une véritable amie. . .

GEORGES.

Je vous crois, mam'zelle Suzette.

SUZETTE.

Si j'étais à votre place, au lieu de m'adresser à une femme du grand monde, à une cantatrice, je m'adresserais à quelque bonne fille qui apprécierait vos qualités, comme je le fais par exemple, et qui se consacrerait toute entière à la félicité de son époux, ainsi que je me flatterais de le faire, si. . . enfin. . . vous me comprenez?

GEORGES.

Oui, je vous comprends, mam'zelle Suzette; mais pour cela il faut attendre que je sois guéri, que je ne sois plus feu, comme vous me dites. Qui sait? cela se passera peut-être et aiors. . .



SUZETTE.

A la bonne heure, voilà qui est parler... Maintenant que vous êtes raisonnable, voyons, contez-moi quelque chose. Où en êtes-vous de vos recherches, vous savez, sur M. Arthur...

GEORGES.

Arthur!.. chut!

SUZETTE, à voix basse.

Avez-vous découvert?... hein? ah! vous savez que je suis discrète, et puis avec cela je suis des vôtres. Contez-moi cela.

GEORGES.

Arthur!.. oh! oui, oui, j'ai découvert... Je connais tout... j'ai su quel était son pays, sa famille, son nom; car le nom qu'il porte ici n'est pas le sien, c'en est un sous lequel il se cache; mais je le haïssais trop pour ne pas le découvrir.

SUZETTE.

Eh bien?

GEORGES.

Eh bien, son père est ici, à Marseille, arrivé d'aujourd'hui même. Prévenu par moi de l'amour de son fils pour une cantatrice, et de sa liaison avec elle, il vient le chercher pour l'emmener à Venise, sa patrie, et là lui faire épouser une jeune fille d'une famille noble qu'il a séduite et rendue mère.

SUZETTE.

Lui! il se pourrait!

GEORGES.

J'ai su que cette jeune fille l'attendait et pleurait sur son absence; qu'il avait fait serment de l'épouser, puis qu'il s'était mis à parcourir la France pour se soustraire à son serment. J'ai su que son père était un noble vénitien, fier de son nom et de sa naissance, qui ne permettrait pas à son fils d'être parjure, et encore moins d'aimer une cantatrice. J'ai su tout cela, et je l'ai écrit à son père; car je sais écrire à présent, mamzelle Suzette!

SUZETTE.

Vraiment? Georges.

GEORGES.

J'ai étudié, travaillé, j'ai pris des maîtres, car je voudrais tout savoir, tout connaître, tout... pour elle et à cause d'elle!

SUZETTE.

Ce que c'est l'amour!

GEORGES.

Enfin, le noble vénitien est arrivé, il va emmener son fils, le rendre à sa fiancée... Il ne sera plus là pour tourmenter mes yeux de l'aspect de son bonheur... Le bonheur d'un autre, Suzette, oh! cela fait souffrir, cela fait mal. Mais il part; ne plus le voir! ah! c'est presque être heureux.

SUZETTE.

Et bien, moi, j'en serai contente, car je ne l'ai jamais aimé ce monsieur Arthur, malgré son air doucereux et sa figure de chat qui dort. Voyez-vous, ça séduit une petite fille, et puis ça la plante là... En font-ils de ces tours-là ces monstres d'hommes! A présent que je sais ça, le temps me dure qu'il soit parti.

GEORGES.

Et à moi donc, Suzette! En attendant voilà quelque chose qu'il faut remettre à mademoiselle Laura.

Il tire de sa poche un collier de perles entouré de papier.

SUZETTE.

Qu'est-ce donc? Le collier de perles de madame!

GEORGES.

Silence, parlez plus bas!

SUZETTE.

Où donc l'avez-vous trouvé?

GEORGES.

Où je l'ai trouvé, Suzette? chez un marchand auquel votre maîtresse l'avait vendu.

SUZETTE.

Ma maîtresse a vendu son collier de perles?

GEORGES.

Oui.

SUZETTE.

Vendre ses bijoux, ses parures, tandis que si elle voulait... mais non, elle aimerait mieux mourir de faim... oh! c'en est une comme il n'y en a guère, voyez-vous celle-là, M. Georges. mais par quel hasard avez-vous su qu'elle n'avait plus ce collier?

GEORGES.

Ah! son Arthur ne le sait sans doute pas, lui; mais moi!... Il y a près d'un mois qu'elle a vendu ce collier... S'il n'eût pas été si cher, il y a long-temps qu'il lui serait revenu... J'avais quelques centaines de francs de mes économies, on m'en a demandé le double, je l'ai promis.

SUZETTE.

En vérité:

GEORGES.

Aussi maintenant je vais travailler avec courage; car chaque soir en touchant le prix de ma journée, je me dirai: c'est pour elle... elle a son collier.

SUZETTE.

Pauvre garçon!

GEORGES.

Maintenant ce dont je vous prie, c'est de le mettre là, sur cette table, de l'y laisser jusqu'à ce que Laura le découvre, et puis quand elle vous demandera qui le lui a rapporté, de lui répondre que vous l'ignorez entièrement.

SUZETTE.

Mais pourquoi donc? Il me semble au contraire...

GEORGES.

Non, non, je ne veux pas qu'elle le sache. (*avec tristesse.*) En ignorant qui le lui rapporte, elle sera joyeuse et contente de l'avoir, tandis qu'elle n'en voudrait peut-être pas si elle savait qu'il vient de moi. (*Il le met sur la table.*) Laissez-le là, et ne lui dites rien.

SUZETTE.

Pas un mot, je vous le promets... oh! mon Dieu, voilà M. Arthur!

GEORGES,

Arthur!

## SCÈNE VII.

LES MEMES, ANTONIO;

ANTONIO, *une lettre à la main.*

Venise! une lettre de Venise! Qui donc a découvert ma retraite? Qui donc a su que j'étais à Marseille et l'a écrit à mon père?

GEORGES.

Son père!

ANTONIO.

Quelqu'un ici! (*Il cache sa lettre.*) Ah! ah! c'est toi, Suzette... mais je ne me trompe pas... c'est vous, oui, c'est vous qui m'avez défendu hier au théâtre, mon camarade! je n'avais pas l'avantage de vous connaître.

GEORGES, *ironiquement*

Moi, j'étais plus heureux, car il y a long-temps que j'ai cet avantage-là.

SUZETTE.

Je vais prévenir madame que vous êtes ici, monsieur.

ANTONIO, *à Suzette.*

Attends un peu. (*d Georges.*) Je vous dois des remerciemens, mon ami.

Il lui tend la main.

GEORGES, *la repoussant.*

Je ne suis pas votre ami. Quant à des remerciemens, vous ne m'en devez pas, car ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait pour vous, monsieur, mais pour celle qu'on attaquait et que vous défendiez.

ANTONIO.

Alors je vous remercie pour elle.

GEORGES.

Si ses remerciemens doivent passer par votre bouche, faites-m'en grâce aussi, je n'en veux pas.

ANTONIO.

Expliquez-moi. . .

GEORGES.

Je ne veux et ne dois rien vous expliquer. Souvenez-vous seulement qu'entre vous et moi il y a un abîme, il y a de la haine, parce qu'entre deux hommes dont l'un est misérable et l'autre heureux, si le premier doit au second sa misère, s'il lui doit la perte du seul bien qui eût adouci son existence, il s'élève dans son cœur comme une jalousie causée par l'amertume de son âme, il devient son ennemi, parce qu'entre eux il y a ces deux mots : bonheur et souffrance, et que ces deux mots-là sont ennemis. Ils sont ce que nous sommes l'un à l'autre, Arthur; m'entendez-vous maintenant? voilà pourquoi j'ai refusé votre main, voilà pourquoi je vous hais.

ANTONIO.

En vérité cet homme est fou.

GEORGES.

Et serais-je encore un fou si je vous disais qu'il vous fandra quitter cette Laura, cette actrice que vous aimez, qu'il vous fandra l'abandonner pour une autre comme vous abandonnerez Marseille pour Venise, seigneur Antonio.

ANTONIO.

Antonio!.. Tu sais mon nom, mes secrets; qui donc es-tu, qui t'a dit tout cela?

GEORGES.

Ce sont des secrets que tu voulais bien cacher. . . Il fallait donc ne point t'appeler Antonio sur les lettres que tu reçois de Venise, ou plutôt ne point recevoir de lettres de Venise. . . Il eût fallu n'avoir point de valets indiscrets, point de rival intéressé à te connaître. . . Il eût fallu tout cela; tu n'y a pas songé!

ANTONIO.

Quels que soient les moyens qui t'aient fait découvrir ce

secret que tu possèdes, ne le dis pas à Laura, au nom du ciel, je t'en prie.

GEORGES.

Laura ! Tu l'aimes bien, je le vois. Il est si doux, n'est-ce pas, de posséder seul, ce que tout le monde envie, ce que tout le monde admire. Il est si doux de se dire : « Elle est à moi. » Puis d'entendre sa bouche vous répéter mille serments d'amour !.. Mais n'as-tu jamais pensé que sur le théâtre, chaque et à toute minute, sa bouche disait aussi : Je t'aime... N'as-tu donc jamais remarqué qu'alors il y avait dans sa voix autant de naturel, dans ses yeux autant de passion, dans son langage autant d'abandon qu'aux heures où elle s'adresse à toi ? Sur le théâtre, ainsi qu'auprès de toi, son sein palpite, son cœur bat, sa respiration se précipite, elle est haletante, elle est de feu... Et cependant celui qui est près d'elle, celui auquel elle prodigue cette passion si bien feinte, que tout un public s'y méprend et la croit véritable ; celui à qui elle dit aussi : Je t'aime, comme à toi, eh bien ! celui-là le plus souvent, ne lui inspire que de l'indifférence, si ce n'est de l'éloignement ou du mépris !.. N'avez-vous jamais pensé à cela, monsieur Antonio ?

ANTONIO.

Misérable, tais-toi,

GEORGES.

Je t'ai frappé où je voulais ; je suis content.

ANTONIO.

Dis-moi qui t'envoie dans ce lieu pour me pouruivre. Parle, je le veux.

GEORGES.

Vous voulez que je parle. Eh bien, moi je pense en avoir dit assez, et ne parlerai plus.

ANTONIO.

Alors, retire-toi.

GEORGES.

Oui... mais souvenez-vous bien qu'il vous faudra partir à Venise.

Il sort en riant.

## SCÈNE VIII.

ANTONIO, LAURA.

Venise ?.. Qui parle de Venise ?

ANTONIO.

Ce n'est pas moi.

LAURA , indiquant Georges déjà sorti.

C'est c'est homme ?

ANTONIO.

Je le crois.

LAURA.

Que vient-il faire ici ?

ANTONIO.

Je l'ignore. Mais hier il se rejoignit à moi quand je pris ta défense, ma Laura, et je pense qu'il venait...

LAURA.

Quoi ! c'est lui qui t'a secouru ?

ANTONIO.

Oui. Cela t'étonne, pourquoi ?

LAURA.

Je ne sais... Je ne connais pas cet homme, mais, je dois te l'avouer, en quelque endroit que j'aie, en quelque lieu que je m'arrête, toujours je le retrouve à côté de moi, il semble s'attacher à mes pas. Hier encore, trois fois je l'ai rencontré, trois fois je l'ai vu me suivre. Et maintenant je viens de lui entendre prononcer le nom de Venise ; j'en suis presque certaine, Arthur, cet homme est un espion... un espion que ma famille attache à mes pas, qui doit s'emparer de moi, et me ramener à Venise peut-être.

ANTONIO.

A Venise, dis-tu ? Serais-tu donc Venise aussi toi, Laura ; parle. Je sais que tu es italienne, mais jamais tu ne m'as dit...

LAURA.

Je le voulais du moins...

ANTONIO.

Cela est donc vrai ? tu es de Venise ?

LAURA.

Oui, du même pays que toi : c'est un secret que je voulais garder, Arthur, car en découvrant le lieu de ma naissance, je pouvais découvrir le nom de ma famille... et j'ai fait le serment de le tenir à jamais caché.

ANTONIO.

Pourquoi ?

LAURA.

Parce que le nom de mon père n'est plus le mien, parce le jour où j'abandonnai une mère, une sœur qui me chérissaient pour un monde étranger au milieu du quel j'allais errer en fugitive, j'ai juré de quitter leur nom, Arthur, pour ne pas

l'exposer aux hasards d'une fortune que je devais affronter seule, et ne pas le rendre complice de ma destinée.

ANTONIO.

Ainsi tu as abandonné ta famille, Laura ? Parents, amis, tu as pu tout quitter. . . Mais, depuis, en songeant à Venise, ta patrie, cette Venise si belle, en songeant à ta mère, à cette sœur qui t'aimaient, n'as-tu pas senti là quelque désir de les revoir ? n'as-tu pas éprouvé quelques regrets ?

LAURA.

Ce ne sont pas des regrets que j'ai ressentis, c'est plus que cela, c'est du remords. Lorsqu'entourée de l'éclat du triomphe et de l'enivrement de la scène, mon âme est entraînée et m'emporte avec elle, alors je me laisse étourdir, je m'abandonne au tourbillon et le remords se tait ; mais quand le vertige a cessé, que ma tête calmée rassemble sa mémoire éparse et rentre dans le passé, quand au sortir d'un air chaud dont la pesanteur étouffe, je passe la main sur mon front et me rappelle cette Venise, amie de mon enfance, avec l'azur de ses eaux, son ciel pur, et son air si suave qu'il rafraîchit jusqu'au souvenir ; puis quand je songe à ma mère que j'ai laissée là, seule, avec une jeune fille, ma sœur, à laquelle aujourd'hui peut-être on apprend à me maudire ; quand je pense à tout cela, oh ! mon cœur se brise, et je mourrais de repentir et de honte, Arthur, si je n'avais ton amour pour soutien ; ton amour qui fait à lui seul mon bonheur et ma joie dans cette vie !

ANTONIO.

Mais quelle force si puissante, quel irrésistible entraînement t'a donc poussé ?.

LAURA.

A devenir ce que je suis, n'est-ce pas ? tu l'as dit, c'était un entraînement irrésistible, cette force secrète et innée, cette prédestination d'artiste qui le pousse et l'entraîne comme malgré lui à être ce que le destin lui a dit : « Tu seras. » Jeune encore, au milieu de la fortune et des grandeurs, j'avais en moi comme un instinct qui me faisait désirer de paraître sur le théâtre. Je confiai ce désir à mon père, et mon père le seconda en me faisant jouer un jour au milieu d'une fête de famille. Ces essais décidèrent de mon sort ; désormais le théâtre était un besoin pour moi ; je succombai, je pris la fuite. . . Aujourd'hui je suis actrice, Arthur !. . . l'enchantement s'est détruit, l'illusion s'est déchirée. Pauvre femme, qui eut soif de couronnes et d'applaudissements au point de quitter pour eux et ta patrie et ta famille, où cela t'a-t-il conduite ? . . . à des larmes et à des regrets !

ANTONIO.

Eh bien, mets un terme à ces larmes et à ces regrets, Laura, en revenant dans ta patrie, au sein de ta famille.

LAURA.

Jamais. Ma famille m'a oubliée ou maudite, et je ne voudrais pas m'exposer une seconde fois à sa malédiction... Et pourtant je désirerais bien... Il en est une surtout que je désirerais revoir, ma sœur... ma jeune sœur!..

ANTONIO.

Viens la revoir avec moi. Écoute, Laura, moi aussi j'ai des parents que mon absence irrite, un père qui depuis longtemps attend après mon retour. Viens avec moi à Venise, et là nous obtiendrons, par nos prières, toi, le pardon de ta famille, moi, celui de mon père; nous obtiendrons leur consentement à notre union.

LAURA.

Et s'ils n'y consentent pas?

ANTONIO.

Eh bien... .

LAURA.

Je ne veux pas m'exposer à te perdre. Je ne le veux pas même au prix du bonheur de revoir ma mère et ma patrie. C'est que tu m'es plus cher que tout cela, toi, vois-tu, tu m'es plus cher que tout le monde, plus cher que mon Dieu. Il ne me reste que toi, sur toute la terre, qui m'aime et prenne ma défense, toi qui comprenne mon âme enfin comme la mienne te comprend. Et tu veux que je coure un instant le risque de te perdre! oh! non pas! Reste avec moi, ici, où tu voudras; quelque soit le lieu où tu me mèneras, ce lieu deviendra ma patrie, je l'aimerai, je m'y plairai, il vaudra Venise pour moi, j'y serai contente enfin, j'y serai heureuse si mon Arthur y est à côté de moi. Tu n'iras pas à Venise, dis? Tu ne me quitteras pas?

ANTONIO.

Non; je resterai, puisque tu le veux.

LAURA.

Tu le jures.

ANTONIO.

Par l'amour que j'ai pour toi.

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, SUZETTE.

SUZETTE.

Un monsieur demande à parler à M. Arthur.



ANTONIO.

Moi!

SUZETTE.

Vous-même.

ANTONIO.

Prie-le d'entrer, Suzette.

SUZETTE.

Il désire vous parler en particulier.

LAURA.

En particulier?.. Ce n'est pas une femme, je ne suis pas jalouse. J'ai à sortir, je te laisse, mais je reviens bientôt.

ANTONIO, *l'embrassant.*

Ce ne sera jamais trop tôt pour moi. Adieu.

LAURA.

Tu ne me quitteras jamais, n'est-ce pas?

ANTONIO.

Jamais.

Laura sort par une porte latérale.

ANTONIO, *à Suzette.*

Fais entrer, Suzette.

## SCENE X.

ANTONIO, GERONIMO SFORZI.

ANTONIO.

Ciel! mon père!

GERONIMO.

Eh bien, qu'avez-vous, Monsieur? ma présence en ces lieux vous étonne; je le vois, vous ne m'attendiez pas. Vous deviez penser pourtant qu'après deux lettres demeurées sans réponse, il pouvait me prendre envie de me mettre en voyage aussi, moi, n'eût-ce été que pour vous imiter, Monsieur, ou savoir le motif de votre silence.

ANTONIO.

Oh! soyez sûr, mon père. . .

GERONIMO.

N'espérez pas me tromper, n'ayez point recours au mensonge ni à la ruse pour vous défendre; car vos mensonges ni votre ruse ne m'abuseraient pas. Je sais quels motifs vous ont fait demeurer depuis un an dans Marseille, quelle liaison vous y retient et sous quel nom vous y restez caché. Je sais dans quelle

maison vous êtes ici; j'ai voulu vous y trouver moi-même pour vous prouver que je suis bien instruit; si vous en doutez encore, prenez cette lettre et lisez.

ANTONIO, *ouvrant la lettre.*

Signée Georges! Je m'en doutais!

GERONIMO.

Répondez; m'a-t-on bien instruit?

ANTONIO.

Eh bien! oui, quoique cet homme soit un ennemi qui me poursuit de sa haine, il vous a dit la vérité, mon père. J'aime cette cantatrice, j'aime Laura, et tel est le motif qui me retient ici.

GERONIMO,

Une femme vous retient à Marseille! Avez-vous oublié qu'il y en a une qui vous attend à Venise? dites? L'avez-vous oubliée celle-là, Monsieur?. Je viens alors vous en faire souvenir.

ANTONIO.

Mon père. . .

GERONIMO.

Un père, je le sais, ne se mêle point d'habitude aux incartades et aux folies d'un fils. Aussi depuis un an que vous avez quitté Venise, je vous ai laissé promener, partout où bon vous a semblé, votre humeur vagabonde et vos hommages voyageurs. Mais avant de partir, vous avez séduit une jeune fille; cette jeune fille d'une famille honorable, dont le père fut de mes plus chers amis, et qui n'a plus qu'une mère pour protectrice et pour soutien, vous avez juré de lui rendre l'honneur que vous veniez de lui ravir, vous l'avez juré, me demandant de joindre au vôtre mon serment. . . puis aujourd'hui vous l'oubliez. . . Et moi l'on m'accuse déjà d'être votre complice. . . car entre ceux qui jurent, toute promesse est solidaire; vous m'en avez prié, j'ai cautionné la vôtre, Monsieur, et je saurai vous la faire accomplir.

ANTONIO.

Ne m'enlevez point à Laura, oh! mon père. Je ne puis vivre sans elle, s'il me fallait la perdre, j'aimerais mieux mourir.

GERONIMO.

Et que dirai-je à celle qui m'envoie, car c'est pour elle et non pour toi que je suis venu? lui dirai-je qu'ébloui par une cantatrice, tu l'abandonnes elle et son enfant? entends-tu son enfant qui est le tien? et quand je dirai cela à la pauvre jeune fille, que penses-tu qu'elle devienne, dis?. Crois-tu qu'elle se résignera, et que par toi déshonorée, elle traînera dans son pays, sous les yeux de tous, une vie à jamais flétrie,

ou que comme toi, elle ne s'écriera pas : j'aime mieux mourir ? . . que penses-tu qu'elle préfère, parle ?

ANTONIO.

Je ne sais ; mais elle ne voudrait point d'un homme qui n'aurait plus d'amour pour elle , et j'ai cessé de l'aimer.

GERONIMO.

Tu as cessé de l'aimer ! et celle que tu aimes aujourd'hui, qui te répond que tu l'aimeras demain ? . . Car elle aussi, Anna, la pauvre fille de Venise, elle aussi tu l'as aimée. Tu le lui as dit du moins.

ANTONIO.

Oui, c'est vrai, je fus coupable, ou plutôt je fus aveugle, je pris pour de l'amour ce qui n'était qu'un sentiment passager que l'absence altère et détruit. . . Quand je la trompai, mon cœur m'avait trompé moi-même ; dois-je prolonger son erreur, quand la mienne a cessé ?

GERONIMO.

Elle n'a pas cessé d'être mère, et tu ne dois pas l'abandonner. On peut quitter une femme à laquelle on ne doit rien que de l'amour pour celui qu'elle nous porte, une femme à laquelle nul lien sacré ne nous unit. Mais quand cette femme a porté dans son sein un enfant qui est le nôtre, qu'elle l'a nourri de son sang, réchauffé de ses pleurs, ne plus aimer cette femme, c'est le trait d'un homme sans âme, la délaisser celui d'un homme sans foi et sans honneur.

ANTONIO.

Oh ! mon père, grâce !

GERONIMO.

Je ne te l'accorderai que si tu consens à me suivre.

ANTONIO.

Quitter Laura ! . . moi ! oh ! non jamais ! c'est impossible.

GERONIMO.

Impossible ! Vous vous trompez, Monsieur, et je pourrais sur-le-champ vous en donner la preuve ; mais je devrais votre obéissance à la force, j'aime mieux la devoir à votre conviction. Ecoutez-moi : il y a vingt-cinq ans, j'avais votre âge ; comme vous j'avais séduit une jeune fille douce et confiante, d'une famille respectable, je l'avais rendue mère, puis je voulus l'abandonner comme vous ; car j'avais fait dans le monde une conquête nouvelle, une femme aussi brillante que l'autre était modeste, et je m'étais laissé prendre à cet éclat trompeur qui souvent sert d'enveloppe aux défauts de l'âme et aux vices du cœur. Quoiqu'il en soit, mon abandon et mon parjure avaient été un coup de foudre pour celle qui avait tout sacrifié pour

moi, et quelque temps après l'on m'apprit qu'elle était sur son lit de mort.

ANTONIO.

Grand Dieu !

GERONIMO.

Le même jour, ma nouvelle conquête prenait la fuite avec un nouvel amant et je demeurais seul face-à-face avec ma conscience et le remords.

ANTONIO.

Oh ! mon père, Laura est incapable. . .

GERONIMO.

Je veux le croire. Pour moi, navré de regrets, j'étais accouru aux pieds de la jeune fille expirante implorer mon pardon ; elle me l'accorda, un prêtre nous unit, mais il était trop tard. . . le coup dont je l'avais frappée avait été affreux et la blessure sans remède. . . Et quelques jours après, elle mourut dans mes bras en priant Dieu pour moi et pour son enfant. . . Or cet enfant, Monsieur, savez-vous quel il est ?

ANTONIO.

Non.

GERONIMO.

C'est vous, car cette femme, c'est votre mère.

ANTONIO.

Ma mère !

GERONIMO.

Oui. Si j'avais été comme toi inaccessible à tout remords, sourd à tout repentir, si je ne m'étais pas souvenu que j'avais un fils et sa mère qui m'attendaient, la jeune mère serait morte sans porter le nom d'épouse et son enfant serait un bâtard !

ANTONIO.

Grâce, mon père, oh ! grâce, pardonnez-moi.

GERONIMO.

Viens donc, si tu ne veux pas transmettre à un autre l'héritage et le sort de ta mère. . . Ta mère ! son dernier regard et son dernier soupir furent pour son enfant ; toi, tu veux éloigner jusqu'au souvenir du tien !

ANTONIO.

Non, non. . . je vais à lui, partons, je suis prêt à vous suivre. . .

GERONIMO, *le pressant dans ses bras.*

Viens, embrasse-moi, tu es mon fils.

ANTONIO.

Mais Laura. . . Laura !. . . oh ! partons de suite, emmenez-moi

sans que je la voie, sans que je lui parle ; car un seul de ses regards suffirait pour me retenir et m'enchaîner.

GERONIMO.

Viens donc.

ANTONIO.

Je vous suis.

Ils vont pour sortir.

## SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, GEORGES.

GEORGES, *se présentant devant Antonio.*

Je te l'avais bien dit que tu retournerais à Venise!

ANTONIO.

Georges ! . . cet homme est mon démon.

GÉRONIMO.

Georges!

ANTONIO.

Sortons de ce côté.

Ils sortent par une des portes latérales.

## SCENE XII.

GEORGES, *riant.*

C'est cela. Il a peur de rencontrer Laura. . . Je suis donc parvenu à l'arracher de ces lieux où il régnait en maître. . . Il est parti, et moi je reste ! A mon tour, je serai seul auprès d'elle... et je pourrai lui peindre ce que j'éprouve sans crainte d'être troublé par lui... mais j'entends venir quelqu'un, je crois. Oui... c'est elle ! déjà !.. que va-t-elle dire en me voyant ?..

## SCÈNE XIII.

GEORGES, LAURA, *par la porte du fond.*

LAURA, *reculant.*

Encore cet homme ! Je suis seule avec lui. . . Où donc est Suzette ?

GEORGES, *l'arrêtant.*

Ah ! Madame, pardon ; n'ayez aucune crainte. . . Vos gens sont près d'ici.

LAURA.

Qui donc attendez-vous ?

GEORGES.

Personne maintenant.

LAURA.

Si c'était moi, que me voulez-vous ?

GEORGES.

Je vous le dirais bien ; mais vous ne m'écoutez pas, car je ne suis qu'un ouvrier pauvre et obscur dont la parole est sans détour, comme son cœur, un homme qui dit ce qu'il pense, enfin, et comme il le pense. . . voilà pourquoi vous ne me croirez pas.

LAURA.

D'où vous vient cette crainte, et qui peut vous faire croire ? . .

GEORGES.

Il me faudrait des habits moins grossiers, un ton moins brusque, une voix moins rude pour oser, sans trembler, me présenter à vous et vous dire ce qui m'amène malgré moi, car j'ai tout fait pour résister, madame ; mais j'ai cédé à une force qui m'entraîne. . . J'ai cédé, car j'ai là, dans le cœur, un secret qui m'étouffe, secret que j'ai gardé jusqu'à ce jour ; mais dont je ne suis plus le maître. . .

LAURA.

Qu'est-ce donc ?

GEORGES.

Vous allez me prendre en pitié, Madame.

LAURA.

Soyez sans crainte, et quoi que ce soit, parlez.

GEORGES.

Il y a près d'un an, j'avais été, pour la première fois, au spectacle. Entraîné là par je ne sais quelle fatalité, je ne savais pas ce que c'était que le théâtre. Elevé parmi le peuple, je n'étais pas fait à toutes ces illusions qui me prenaient aux yeux, et j'étais ébloui comme si j'avais été dans le vertige... Quand je vous vis, ce fut bien pis... Non, non, pardonnez-moi, je m'explique mal, ce n'est pas cela que je veux dire. . . Quand je vous vis, quand j'entendis votre voix, on dit qu'il y a sur la terre des êtres dont la parole enchante et le regard fascine, vous avez été pour moi un de ces êtres-là. Aussitôt que vous parûtes, je n'aperçus plus rien, ni spectateurs, ni acteurs, ni pompe, ni prestiges ; tout s'était évanoui, je ne contemplais, je ne voyais plus que vous. . . Depuis ce jour, je n'ai pas manqué une seule fois d'aller au théâtre, car j'avais laissé là et mes yeux et mon âme ; depuis ce jour enfin c'en est fait de moi, car depuis ce jour. . . je vous aime.

LAURA.

Vous !

GEORGES.

Oui, moi. Oh ! ne riez pas ; vous devez être aussi bonne que

vous êtes belle; ne riez pas, car vous m'avez pris mon repos, car je suis à vos pieds... ayez pitié de moi!

LAURA,

Vous m'aimez, dites-vous? Est-ce donc pour cela que je vous vois chaque jour sur mes traces, que je vous rencontre et vous retrouve partout? Ne seriez-vous pas plutôt envoyé par ma famille...

GEORGES.

Comme un espion!. . C'est cela! Le ciel m'a donc maudit pour vous donner de moi une opinion pareille?. . Repoussez-moi, chassez-moi, mais ne me prenez pas pour un espion!

LAURA.

Pardonnez-moi si j'ai eu tort de croire...

GEORGES.

Qu'ai-je donc fait pour que vous l'ayez cru?. . Ces habits n'est-ce pas? ce sont ces habits qui vous ont inspiré une telle pensée sur moi. . . En voyant un homme du peuple vous suivre, à pied, chaque jour et à toute heure, vous n'avez pas pensé que cet homme put le faire par amour. . . Il n'avait sur lui ni bijoux, ni diamans pour le défendre du soupçon, et le voyant couvert des vêtements du pauvre, vous avez dit : c'est un espion!

LAURA.

Je vous ai offensé, je le vois, et j'en suis désolée. . .

GEORGES.

Pourquoi? Dans tout ceci, je suis le seul coupable; n'aurais-je pas dû prévoir ce qui m'arrive? J'avais oublié à quoi je m'exposais. . . Vous m'en faites cruellement souvenir.

LAURA.

Ni votre rang, ni votre personne ne m'eussent donné cette pensée, je vous le jure, si j'ene vous avais entendu ce matin parler de Venise.

GEORGES.

De Venise?

LAURA.

Oui. Pourquoi avec-vous prononcé le nom de cette ville?. . Quel motif? . .

GEORGES.

Ah! bientôt vous le saurez, j'espère.

LAURA.

Qui me l'apprendra?. . Arthur, peut-être?

GEORGES.

Arthur?. . Oh! non.

LAURA.

Cependant c'était à lui que vous parliez de Venise.

GEORGES.

C'est vrai ; mais il ne peut vous le dire. N'avez-vous pas remarqué qu'il n'était point ici ?

LAURA.

En effet. Cependant il ne devait pas sortir. Même, il m'avait promis de m'attendre et de rester ici.

GEORGES.

Et moi j'avais promis qu'il n'y resterait pas.

LAURA.

Pourquoi ?

GEORGES.

Parce que sa vue me donnait des accès de rage, comme la vôtre le calme et le bonheur. Je l'eusse tué, si je ne l'eusse fait partir.

LAURA.

Que dites-vous ?

GEORGES.

C'est pour cela qu'il n'a pu vous attendre ; il est parti, il a quitté Marseille et vous ne le verrez plus.

LAURA.

Non ! Arthur n'est point parti. Oh ! non, cela n'est pas.

GEORGES.

Demandez plutôt à vos gens.

LAURA, *se jetant sur une sonnette.*

Suzette!.. Hola, ici, quelqu'un. Philippe, Suzette !

## SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, SUZETTE.

SUZETTE.

Voilà, voilà, Madame.

LAURA.

Arthur, où est Arthur ? Le savez-vous ?

SUZETTE.

Non, madame. Tout ce que je sais, c'est qu'en sortant il m'a dit : Adieu, Suzette, adieu à Laura pour toujours !

LAURA.

Malheureuse!.. Et tu ne me le disais pas!.. Etait-il seul ?



SUZETTE.

Non, il suivait ce monsieur...

LAURA.

Avec lequel je l'ai laissé. C'est celui-là ; n'est-ce pas ? Georges, vous connaissez cet homme ? Son nom, son nom, je vous en prie.

GEORGES.

Son nom vous prouverait que vous ne le verrez plus.

LAURA.

N'importe, dites-le-moi.

GEORGES.

Eh bien, c'est son père.

LAURA.

Son père!.. Que venait-il faire auprès d'Arthur ?

GEORGES.

Lui rappeler un serment qu'il a violé, comme il viole celui qu'il vous a fait, et le ramener à celle qui a reçu ce serment.

LAURA.

Où l'a-t-il emmené ? Au nom du ciel, à vos genoux, dites-le moi.

GEORGES.

Je l'ignore.

LAURA.

O mon Dieu, mon Dieu!.. quel souvenir. Il est de Venise!.. Et ce matin, il m'a dit que son père... Oui, c'est cela, il est à Venise.

GEORGES.

Que dit-elle ?

LAURA, à Georges.

Vous aussi, vous lui parliez de Venise... Je sais pourquoi maintenant... Il est là... je l'ai trouvé!.. Philippe !

## SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, PHILIPPE.

LAURA.

Allez dans le port, voyez si quelque bâtiment doit partir pour Venise... Je le rejoindrai!.. oh! oui, je le rejoindrai!

PHILIPPE.

Il n'y avait qu'un seul bâtiment pour Venise... il vient de mettre à la voile... il est parti.

LAURA.

J'irai par terre alors; des chevaux, une voiture... courez

donc... (*l'arrêtant.*) Attendez... (*à part.*) De l'argent... je n'en ai point.

GEORGES.

Elle ne partira pas !

LAURA.

Des bijoux!.. je n'en ai plus... Que vais-je faire? (*Elle aperçoit le collier qui est resté sur la table.*) Ce collier!.. c'est le mien!.. qui me l'a rapporté?

SUZETTE.

Madame, j'ignore...

LAURA,

N'importe, j'aurai de l'or, je pourrai partir.

GEORGES.

Malédiction !

LAURA, *à ses gens.*

Que tout soit prêt, je reviens.

Elle sort en emportant le collier.

## SCENE XVI.

LES MÊMES, moins LAURA.

SUZETTE.

A quoi pensez-vous, monsieur Georges, à ce collier, n'est-ce pas?

GEORGES.

Je suivrai ma destinée... Comme un fantôme, toujours elle me verra lui apparaître; comme son ombre, elle me trouvera partout.

*Fin du premier acte.*

## ACTE II.

*Une chambre d'hôtellerie à Venise.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

L'HOTELIER, *seul.*

Allons, allons, cela va bien... Nous avons du monde aujourd'hui... et pour peu que cela dure, je vends mon hôtel pour acheter un palais sur une des plus belles places de Venise, et je deviens grand seigneur d'hôtelier que je suis... Pourquoi pas ? cela s'est vu... Je connais même plus d'un grand qui fait du bruit aujourd'hui, et qui était il n'y a pas long-temps... Enfin n'importe : mon hôtellerie va bien, et je suis content. Avant hier, il m'arrive un lord Anglais et une religieuse, puis une danseuse avec une jeune abbé... Hier, une belle voyageuse, Française ou Italienne, je ne sais lequel, car elle parle italien et arrive de Marseille... une belle femme, sur ma foi ; mais qui m'a l'air de courir un peu les aventures, car elle est arrivée dans un état, dans un désordre, enfin comme une jeune fille qui court la poste... En outre, elle paraissait avoir pleuré, ce qui me fait croire qu'elle va rejoindre son mari bien portant, ou son amant malade ; peut-être aussi son père mort. C'est une de ces trois choses là, c'est sûr. Mais taisons-nous, car la voilà... Non, c'est sa suivante.

### SCÈNE II.

L'HOTELIER, SUZETTE.

L'HÔTELIER.

Comment se porte Mademoiselle ?

SUZETTE.

Très-bien, je vous remercie.

L'HÔTELIER.

Et Madame ?

SUZETTE.

Parfaitement.

L'HÔTELIER.

Est-elle un peu remise des fatigues du voyage ?

SUZETTE.

Nous sommes tout-à-fait remises.

L'HÔTELIER.

Quand Madame sera levée, si elle a besoin de sortir, ou quelque commission à faire...

SUZETTE.

Justement c'est pour cela qu'elle m'envoie. Elle est occupée en ce moment à écrire quelques lettres, et désirerait quelqu'un pour les porter à l'instant même.

L'HÔTELIER.

Aussitôt qu'elle voudra. L'un de mes fils est gondolier, et fera parfaitement son affaire.

SUZETTE.

Ah! l'un de vos fils est gondolier!

L'HÔTELIER.

Pour vous servir, signora.

SUZETTE.

Mais, j'entends ma maîtresse.

### SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LAURA.

LAURA.

Voici deux lettres que je désirerais faire porter à l'instant même.

L'HÔTELIER.

Comment donc, Madame, sur-le-champ.

LAURA.

Attendez, que je vous donne quelques explications. Elles sont nécessaires. La première de ces lettres est pour M. Arthur... il est de Venise... mais comment faire, ô mon Dieu! j'ignore à la fois son adresse et le nom de sa famille... jamais il ne me les a dits... et pourtant, il faut que cette lettre lui parvienne; il le faut.

L'HÔTELIER.

Cela sera fort difficile. Pouvez-vous me donner au moins quelques renseignements ?

LAURA.

Il doit être arrivé ici depuis quelques jours. Il est venu par mer, je pense... Il s'appelle Arthur. Voilà tous les renseigne-

mens que je puisse donner. Mais n'importe, informez-vous; tâchez de le découvrir, et je vous récompenserai.

L'HÔTELIER.

Nous ferons du moins tous nos efforts.

LAURA.

Celle-ci est pour la signora Anna Tavelli, demeurant...

L'HÔTELIER.

Oh! je sais, Madame, je sais... Une jeune demoiselle restant avec sa mère... C'est ici près.

LAURA.

Vous la connaissez?

L'HÔTELIER.

Parfaitement. C'est une des plus jolies et des plus gracieuses Signoras de toute Venise.

LAURA.

En vérité. (*A part.*) Anna, ma sœur... oh! que je brûle de la voir! (*Haut.*) Mais continuez, parlez-moi d'elle encore, je vous en prie.

L'HÔTELIER.

Puisque Madame la connaît aussi, elle vient sans doute assister à ses noces, car elle se marie demain.

LAURA.

Anna se marie!

L'HÔTELIER.

Comme vous le dites. Je ne sais trop si ce n'est pas ce soir même. Et tout le monde à Venise est bien content de ce mariage pour la demoiselle et sa mère, car vous savez que la pauvre jeune fille...

LAURA.

Eh bien, après?

L'HÔTELIER.

Vous ne savez pas?

LAURA.

Non; achevez de grâce.

L'HÔTELIER.

La pauvre demoiselle avait été trompée par un jeune homme dont je ne sais pas le nom, un fils de noble, qui l'avait séduite...

LAURA.

Séduite!

L'HÔTELIER.

Et c'était d'autant plus malheureux, qu'il y a sa sœur aînée qui est partie on ne sait où, ce qui a fait mourir de chagrin son pauvre père...

LAURA.

Arrêtez!

L'HÔTELIER.

C'est la pure vérité, Madame, et vous concevez qu'après cela...

LAURA.

Partez, partez, éloignez-vous.

L'HÔTELIER.

En effet, j'oubliais vos lettres, Madame. Je vais les faire porter de suite, et exécuter tous vos ordres.

Il sort.

LAURA.

Toi aussi, retire-toi, Suzette... J'ai besoin d'être seule.

SUZETTE, *d part.*

Ou je me trompe fort, ou cette histoire est la sienne.

Elle rentre dans l'appartement voisin.

## SCÈNE IV.

LAURA, *seule.*

Elle se jette sur un fauteuil et pleure.

S'ils fussent restés plus long-temps, ces larmes m'auraient trahie, je n'aurais pu les retenir... Je l'ai donc entendu le jugement que porte sur moi le monde, et l'arrêt sous lequel il m'a flétrie?.. Je l'ai entendu... ils m'ont dit que j'avais fait mourir de chagrin mon vieux père... Oh! non, ce qu'ils disent là est injuste et barbare : je n'ai point à me reprocher ce crime, ô mon Dieu!.. (*Elle pleure.*) Et ma sœur! ma pauvre sœur!.. Si je ne l'eusse point quittée, elle n'eut pas succombé peut-être... Je devais la protéger, car elle était plus jeune que moi. Je lui devais l'appui de mon nom de sœur... et ma fuite fut son premier exemple... Tout le malheur de ma famille devait ainsi se trouver dans ma première faute!.. Le ciel m'a cruellement punie.

## SCÈNE V.

LAURA, L'HÔTELIER.

L'HÔTELIER.

Madame, un étranger parlant français est là qui vous demande.

LAURA.

Parlant français, dites-vous?

L'HÔTELIER.

Oui, Madame.

LAURA.

Serait-ce lui?.. aurait-il su que j'étais à Venise?.. Faites entrer; qu'attendez-vous donc?.. pourquoi ne l'avoir pas amené de suite?

L'HÔTELIER.

Madame, j'ai cru devoir..

LAURA.

Mais dépêchez-vous donc. Faites entrer, vous dis-je.

Elle le pousse dehors.

LAURA. *seule.*

Il parle français, il me demande... c'est lui... Il l'aura su que je l'avais suivi... et il vient pour s'excuser, se justifier, sans doute... Je le savais bien!.. Il ne pouvait pas me quitter, me fuir ainsi, cela était impossible. Oh! je meurs d'impatience... J'entends du bruit... mon cœur bat... Ce sont ses pas... oui... je le reconnais, c'est lui... Arthur!

Elle s'élançe vers la porte.

## SCENE VI.

LAURA, GEORGES.

GEORGES, *le bras en écharpe.*

Non... ce n'est point Arthur... c'est Georges.

LAURA.

Vous!.. vous ici.

GEORGES.

Oui, moi... Hier à Marseille, aujourd'hui à Venise, demain au bout du monde, si pour vous voir il me fallait aller au bout du monde.

LAURA.

Vous avez donc juré de me poursuivre partout?

GEORGES.

Partout.

LAURA.

Que vous ai-je donc fait? Que voulez-vous donc?

GEORGES.

Etre près de vous, vous parler et vous entendre, respirer l'air que vous respirez. Sans vous il n'y a plus rien pour moi dans ce monde, car je ne vis que pour vous. Ce que je veux, c'est vous convaincre de cela, afin que le sachant, vous puissiez vous dire : voilà un homme dont je tiens en mes mains l'existence; je puis à mon gré le rendre heureux

ou misérable, je puis le faire vivre ou le tuer. Voilà ce que je veux, voilà pourquoi je suis venu.

LAURA.

Comment avez-vous fait pour me suivre?

GEORGES.

Comment?.. vous ne le savez pas, et pourtant c'est vous qui m'avez amené.

LAURA.

Il se pourrait?

GEORGES.

Je ne vous ai pas quittée. Placé derrière votre voiture, je vous ai suivie, tantôt traîné, tantôt porté, quand mes jambes faiblissaient sous la fatigue... Vous m'avez amené, enfin, car mes mains n'ont point cessé de s'attacher, de se cramponner à vous. Mais vous ne m'avez pas vu, car c'était devant vous que vous regardiez toujours; mes yeux, à moi, se sont bien souvent reportés en arrière, et se sont bien souvent retournés vers la France... quand nous nous arrêtions surtout. Alors je descendais pour éviter vos regards... Honteux de moi-même, je me cachais, et faisais le serment de ne pas aller plus loin... Mais à peine étiez-vous repartie, à peine je vous perdais de vue, que j'oubliais tout pour vous rejoindre, et j'arrivais halestant, mais joyeux encore, à la place que j'avais quittée... Au milieu de la nuit, parfois j'entendais votre voix impatiente dire au postillon : va plus vite; la mienne vous répondant disait tout bas : que sa course soit plus lente!.. Nous avons voyagé ainsi de Marseille à Venise, adressant au ciel des vœux contraires. Ils ont dû se réunir pourtant, si vous lui avez demandé quelquefois de vous protéger et de veiller sur vous.

LAURA.

Mais vous êtes blessé!

GEORGES.

Ce n'est rien. Vous rappelez-vous qu'à quelques lieues de Venise, au milieu de la nuit dernière, votre voiture faillit verser : un homme se trouva là, qui, après avoir en vain crié au postillon : Arrête, s'élança au-devant de votre voiture, et la retint dans sa chute?

LAURA.

En effet...

GEORGES.

Cet homme blessé s'évanouit. Mais bientôt remis, il vint à pied jusqu'à Venise, où il vous a rejointe.

LAURA.

C'était vous!.. Votre blessure est-elle dangereuse? en souffrez-vous encore? dites-le moi, je vous en prie.



GEORGES.

Quand cela serait, ne suis-je pas fait pour souffrir ?

LAURA.

Vous êtes injuste.

GEORGES.

Non. Un amour comme le mien, voyez-vous, ce n'est pas de l'amour, c'est plus que cela, c'est de la religion... Pour lui l'on se dévoue, et s'il le faut, on meurt.

LAURA.

Georges, je vous plains; mais je ne puis vous aimer, car j'en aime un autre.

GEORGES.

Et cet autre vous abandonne.

LAURA.

Partez, partez, Georges, laissez-moi.

GEORGES.

En ce moment, savez-vous ce qu'il fait, celui que vous aimez ?

LAURA.

Que fait-il ? Vous le savez ?

GEORGES.

Oui.

LAURA.

Restez, Georges, restez.

GEORGES.

Pour parler de lui, n'est-ce pas ?

LAURA.

Oui. Que fait-il ? dites-le moi.

GEORGES.

Non ; il n'est pas temps de vous le dire. Apprenez seulement que je l'ai vu.

LAURA.

Quand et où cela ?

GEORGES.

Il faisait à peine jour ; j'arrivais dans Venise, et je m'étais arrêté pour entendre le chant des gondoliers : je m'étais arrêté, car j'avais le corps harrassé, la tête brûlante, et je trouvais quelque chose d'adoucissant, de calmant comme un baume, dans ces chants frais et purs que je respirais unis à l'air du matin. Quand je vis paraître et briller, à travers l'ombre, une foule de lumières qui semblaient courir et se jouer sur l'eau. C'était un groupe de gondoles... Au milieu d'elles en était une plus brillantes que les autres...

LAURA.

Après, après.

GEORGES.

J'examinai. . . Votre Arthur était sur celle-là. . .

LAURA.

Arthur !

GEORGES.

Ayant près de lui une jeune fille.

LAURA.

Vous vous êtes trompé, vous avez mal vu.

GEORGES.

J'ai bien vu, car sa gondole resplendissait de mille feux ; il tenait dans sa main la main de la jeune fille, dont les yeux fixés sur les siens respiraient le bonheur.

LAURA.

Oh ! pitié, pitié !

GEORGES.

Ses lèvres, où régnaient la joie et le sourire, semblaient lui dire : Je t'aime ; auprès de toi je suis heureuse.

LAURA.

Tu mens, oui. . . Vous mentez, vous dis-je ?

GEORGES.

C'est aussi vrai qu'il est vrai que sa compagne était jeune et belle. . .

LAURA.

Ah ?.. elle était belle.

GEORGES.

Presque autant que vous. . . (*A part.*) Comme elle souffre ? (*Haut.*) Ah ! c'est âcre et poignant la jalousie, n'est-ce pas ?

LAURA.

Tout cela est une ruse inventée par toi pour me tourmenter, me rendre jalouse, et me faire oublier Arthur. . . Mais tu n'y réussiras pas, Georges. Oh ! non, entendez-vous, je ne vous crois pas, je ne veux pas vous croire. . . Je lui ai écrit d'ailleurs, et aussitôt qu'on l'aura trouvé, j'en suis sûre, il va venir. . .

GEORGES.

Non, car on ne le trouvera pas.

LAURA.

Pourquoi ?

GEORGES.

Vous ne trouverez pas monsieur Arthur.

LAURA.

Je le trouverai. . . Tiens !

Elle cour à l'hôtelier qui entre.

## SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, L'HOTELIER.

L'HOTELIER.

On a remis l'une de vos lettres, Madame. . . Quant à celle-ci, toutes les recherches ont été vaines. On n'a pu trouver monsieur Arthur.

LAURA.

On n'a pu le trouver !..

Elle reste auéantie en tenant à la main la lettre que l'hôtelier lui à remise. L'hôtelier se retire.

## SCENE VIII.

LAURA, GEORGES.

GEORGES, avec douceur.

Eh bien, vous avais-je menti, Laura ?

LAURA.

Oh ! laissez-moi, laissez-moi ?

GEORGES.

Pauvre femme ! si belle, si jeune, et si malheureuse ! Ne pleurez plus, mamselle Laura, ayez un peu de courage ; c'est un autre que moi, c'est mon rival que vous pleurez, que vous regrettez devant moi. . . eh bien ! n'importe, cela me fait mal. Ne pleurez plus, je vous en prie, vous me faites trop de peine ainsi, et je donnerais mon sang pour effacer vos pleurs. Oh ! c'est que je vous aime, moi, voyez-vous !.. Je ne vous aime pas comme ces hommes qui ne voient dans l'amour que le caprice d'une heure, un sentiment passager qu'ils sacrifient à un plaisir plus nouveau ou plus facile, comme monsieur Arthur enfin ! Eh bien ! si je savais où il est, moi, votre monsieur Arthur, si je me chargeais de lui remettre cette lettre ?..

LAURA.

Vous !

GEORGES.

Oh ! ne m'en remerciez pas, car ce que je sais va vous causer bien des chagrins peut-être ?

LAURA.

N'importe, n'importe.

GEORGES.

Mais si je vous prouve qu'il est traître et parjure ; si je vous prouve enfin que vous ne devez plus penser à lui, consentirez-vous à partir, à vous éloigner d'ici ?

LAURA.

Je le jure.

GEORGES.

Eh bien ! donnez-moi votre lettre.

LAURA.

La voici.

On entend sonner trois heures.

GEORGES, *d part.*

Trois heures, . . Il y en a près de douze que tout est fini. Je n'ai plus rien à craindre. . .

LAURA.

Allez-vite. Vous reviendrez, n'est-ce pas ?

GEORGES.

Ah ! c'est la première fois que vous me le demandez.

## SCÈNE IX.

LAURA, seule.

Je vais donc savoir enfin si je suis trahie. . . Arthur, je vais savoir pourquoi tu m'as quittée. « Si je vous prouve qu'il est parjure m'a dit Georges. si je vous prouve qu'il ne faut plus penser à lui. . . » Oh ! je tremble à la fois de crainte et d'espérance !.. Et ma sœur qui ne vient pas !.. Pourtant elle a reçu ma lettre maintenant, elle sait mon arrivée. . . Rougirait-elle de me voir ? . . Non. . . cette crainte est injuste. . . l'idée seule en est affreuse.

La porte s'ouvre, elle se retourne,

## SCÈNE X.

LAURA, ANNA.

ANNA.

Ma sœur !..

LAURA.

Anna ? La voilà !..

Elle se jettent au cou l'une de l'autre.

ANNA.

C'est donc toi, toi de retour à Venise !

LAURA.

Oui, à Venise depuis hier.

ANNA.

Et tu ne m'as prévenue que matin !.. mais n'importe, te

voilà... Je disais bien que tu reviendrais!.. Laisse-moi t'embrasser encore, il y a si long-temps que je ne t'ai vue!

LAURA.

Embrasse-moi, oui, je le veux bien, ma chère Anna, car tes baisers me soulagent... Ils m'enlèvent un horrible poids que j'avais sur le cœur... J'ai retrouvé mon Anna, ma sœur. Il me reste donc une amie..

ANNA.

Et une amie, pour la vie

LAURA.

Je commençais à douter de toi.

ANNA.

Ce doute était un crime! Mais tu es pâle, défaite, ma sœur; serais-tu souffrante?

LAURA.

Non, non, je suis mieux...

ANNA.

Qu'avais-tu donc?

LAURA.

Rien.

ANNA.

Oh! tu me trompes, car tu as pleuré, je le vois.

LAURA.

Oui, j'ai pleuré, car je suis poursuivie par le malheur et par la honte; et ce qui cause mes larmes, Anna, c'est que le coup qui me frappe, je l'ai mérité peut-être... Quoiqu'il soit bien affreux!

ANNA.

Qu'est-ce donc?

LAURA.

Je ne puis te le dire.

ANNA.

Ah! déjà des secrets pour moi, ton amie, moi, ta sœur.

LAURA.

Tu penses, et ce fut ta première idée en recevant ma lettre, qu'en revenant à Venise, j'y venais pour toi, pour ma mère, pour ma famille enfin... Tu l'as pensé, n'est-ce pas?

ANNA.

Oui.

LAURA.

Tu t'es trompée, Anna. Ce n'est ni pour toi, ni pour ma mère, ni pour ma famille, ni pour rien de tout cela que je suis venue...

ANNA.

Pour qui donc alors...

LAURA.

C'est pour un homme, un homme seul dont le nom t'est étranger, comme il y a un an il l'était encore pour moi. Aujourd'hui je l'aime, et c'est pour lui que j'ai quitté la France; c'est pour lui que je suis venue à Venise... car si tu savais qu'il est beau, que son regard est enivrant et que sa voix a de charme! Auprès de lui j'oubliais l'univers, j'oubliais mes remords, j'oubliais toutes mes peines, car l'avenir c'était le présent, et le présent c'était lui, toujours lui!..

ANNA.

Pauvre sœur, comme je reconnais ton âme!

LAURA.

Eh bien, si cet homme auquel j'ai tout sacrifié, m'avait abandonnée, s'il me préférerait une autre femme?

ANNA.

Tu en es sûre.

LAURA.

Non. Mais si cela était, à cet homme ou à cette femme, que ferais-tu?

ANNA.

Je la tuerais.

LAURA.

Tu la tuerais, n'est-ce pas?

ANNA.

Oui.

LAURA.

Mais ne parlons plus de cela, parle-moi de toi, de ma mère, la douleur me l'a fait oublier... Quand'on souffre, on ne pense plus à rien qu'à ses souffrances!

ANNA.

C'est vrai.

LAURA.

Excuse-moi donc, et dis-moi si ma mère, mon père ont bien pleuré sur mon absence.

ANNA.

Mon père, non, car peu de temps après ton départ...

LAURA.

Grand Dieu!

ANNA.

Mais il t'a pardonné avant de mourir.

LAURA.

Il m'a pardonné... cela est bien vrai?

ANNA.

Je te le jure.

LAURA.

O mon père !

ANNA.

Quant à ma mère, je la consolais; je lui disais que tu reviendrais un jour et que ce jour ne serait pas long. Alors elle levait les yeux au Ciel pour demander à Dieu qu'il exaucât mes prières, puis elle les reportait sur moi pour me dire : tu me rends l'espérance et je te remercie. Après cela, nous parlions encore de toi, je prenais ta défense, je cherchais à excuser ta faute, et j'y réussissais presque toujours, car on est éloquent quand on plaide pour ceux qu'on aime.

LAURA.

Bonne Anna !

ANNA.

Depuis long-temps enfin ma mère t'a pardonné aussi ; elle ne l'eût point fait, qu'elle le ferait aujourd'hui, car c'est pour elle un jour d'ivresse.

LAURA.

Je le sais, tu te maries.

ANNA.

Avec Antonio, on te l'a dit.

LAURA.

Antonio ! c'est le nom de ton époux ?

ANNA.

Et celui de mon fils.

LAURA.

Ton fils ? tu as un fils.

ANNA.

Oui... Tu l'ignorais?... Je suis mère... oh ! je n'en rougis pas... Si, comme toi, j'avais été trahie, la honte n'eût pas été pour moi qui m'étais fiée et avais remis le soin de mon honneur à celui qui m'a dit : je t'aime... Elle eût été à lui seul, à lui s'il m'avait trompée... Mais, plus heureuse que toi, je l'avais bien jugé, ou plutôt mon cœur avait deviné le sien, noble et loyal, m'aimant d'amour sincère, tel que je l'avais cru enfin... et aujourd'hui je suis son épouse, je suis sa femme... .

LAURA.

Aujourd'hui... oh ! que j'en vie ton sort !.. Anna, tu ne comprends pas tout ton bonheur.

ANNA.

Je le comprends, car j'ai été malheureuse... et qu'il faut

l'avoir été pour apprécier le bonheur... Viens l'augmenter par ta présence, viens; oh! que ma mère sera joyeuse de te voir.

LAURA.

Tu ne lui as pas dit mon arrivée?

ANNA.

Non, tu me l'avais défendu... mais tu vas venir.

LAURA.

Je ne puis.

ANNA.

Pourquoi?

LAURA.

Le trouble où je suis, la fatigue, et puis je n'oserais jamais me présenter ainsi devant ma mère... devant des étrangers... oh! non, c'est impossible...

ANNA.

Tu me refuses.

LAURA.

J'ai besoin d'être seule encore aujourd'hui, mais demain, j'irai demain.

ANNA.

Est-ce bien sûr, au moins?

LAURA.

Je te le promets.

ANNA.

Et moi je te promets le pardon de ma mère, les embrassements de mon fils et ceux de mon époux.

Elle va pour sortir.

LAURA, *la retenant.*

Anna, cette femme, cette rivale, à ma place, tu la tuerais, n'est-ce pas?

ANNA.

Non... Je suis trop heureuse... Maintenant je lui pardonnerais. Adieu donc.

On frappe à la porte.

LAURA.

On a frappé! Va-t-en de ce côté.

ANNA.

Oui. Mon Antonio doit être inquiet de mon absence... Je suis sûre qu'il me cherche partout.

Elle sort par une porte latérale.



## SCENE XI.

LAURA, seule.

De nouveaux coups se font entendre.

On frappe encore! c'est Georges!

Elle court ouvrir.

## SCENE XII.

LAURA, ANTONIO.

LAURA.

Arthur!.. (*Elle va pour s'élancer vers lui, puis se retient.*) Non, je ne le dois pas!.. Avant d'aller à vous, Monsieur, je dois savoir dans quelle intention vous revenez vers moi... car vous m'avez fui!.. Eh bien, voyons, monsieur, parlez... Sans doute vous avez reçu ma lettre?

ANTONIO.

Oui... Tout-à-l'heure un homme que je ne connais point me l'a remise... Vous le voyez, Laura, aussitôt je suis venu.

LAURA.

Mais à Marseille, pourquoi m'avez-vous quittée... Parlez, justifiez-vous, je vous écoute, justifiez-vous donc!

ANTONIO.

Laura, tu dois bien m'en vouloir... car je suis bien coupable ..

LAURA.

Ah! tu l'avoues... mais ce n'est pas assez, je veux tout savoir, tout... je veux que tu me dises quels motifs ont pu te rendre coupable.

ANTONIO.

Laura, n'exige point que je t'explique ce mystère... Il renferme un secret qui pour toi serait affreux.

LAURA.

Un secret, dites-vous?... Je le vois... on ne m'a pas trompée... c'est pour une femme que vous m'avez abandonnée... Vous n'osez pas me dire que vous ne m'aimez plus; vous rougissez de m'avouer que votre amour est à une autre.

ANTONIO.

Mon amour!.. Laura, il est à toi, il ne sera jamais à une autre.

LAURA.

Tu dis vrai?... Oh! non... si cela était, tu ne m'aurais point quittée.

ANTONIO.

Je te jure que je n'aime que toi, que je n'ai jamais aimé que toi.

LAURA.

Dis-moi donc que tu es heureux de me revoir... Prie-moi de t'accorder ton pardon.

Elle va pour se jeter dans ses bras.

## SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, GEORGES.

GEORGES.

Attendez.

ANTONIO.

Georges !

GEORGES.

Oui, Georges. Et je viens vous donner quelques renseignements nécessaires à votre réconciliation.

ANTONIO.

Que veut-il dire ?

GEORGES.

Ah ! vous m'en saurez gré tous les deux. (*A Laura.*) Je vous ai raconté que cette nuit je vis une gondole dans laquelle était un homme ayant une jeune fille à ses côtés. Je vous ai dit que la gondole brillait de mille feux, que le jeune-homme tenait la main de la jeune fille dont les yeux respiraient le bonheur, tandis qu'autour d'elle chantaient les gondoliers...

LAURA.

Eh bien, après, après...

GEORGES.

Ils sortaient de l'église Saint-Marc, et leurs chants invoquaient la Madone, car c'était un cortège nuptial... les gondoliers priaient pour les fiancés.

ANTONIO.

Grand Dieu !

GEORGES.

Mais vous êtes bien beau, monsieur Arthur. D'où vient donc que vous avez des habits de fête ? On vous prendrait pour l'un de ces fiancés.

ANTONIO, *suppliant.*

Tais-toi...

LAURA, *à Georges.*

De grâce, achevez, vous m'avez mis dans le cœur un affreux soupçon.

GEORGES.

Eh bien ! maintenant le jeune-homme est uni à la jeune fille. . . ils sont époux.

LAURA.

Que dis-tu ?

GEORGES.

Pardonnez à Arthur, Laura, croyez-le quand il dit qu'il vous aime. . .

LAURA.

Il mentait donc ?

GEORGES.

Il est marié !

ANTONIO.

Misérable !

GEORGES.

Ah ! point de menaces. . . ce bras seul suffirait pour les rendre impuissantes et vous en faire repentir.

ANTONIO, *avec rage.*

Georges !

LAURA.

Démentez-le donc, mais ne le menacez pas.

GEORGES.

Je ne crains pas plus son démenti que sa colère.

ANTONIO.

Eh bien ! c'est vrai, Laura, je suis marié.

LAURA.

Marié. . . marié !. . . c'est un coup de mort !. . .

GEORGES.

Elle pleure !. . . malheureux, partez ; je ne réponds plus de moi. . . Elle pleure vous dis-je.

ARTHUR

Laura, je t'en supplie. . . Écoute. . .

LAURA.

Non, laissez-moi.

ANTONIO.

Laura. . .

GEORGES.

Arrêtez. . . Si vous faites un pas, vous êtes mort.

ANTONIO.

Laura, de grâce, un seul mot. . .

LAURA.

Eh bien ! parlez, monsieur.

ANTONIO.

Je ne puis le dire qu'à vous seule.

LAURA.

Vous pouvez tout dire devant Georges... Car Georges est mon ami. Il est de moitié dans tous mes secrets.

ANTONIO.

Lui !

LAURA.

Oui, lui... Demeurez, Georges, restez auprès de moi.

GEORGES.

Après de vous !.. Oh ! merci, merci !

ANTONIO.

Je ne puis comprendre..

LAURA.

Ah ! vous croyez qu'après m'avoir trahie, lorsque j'ai appris votre fuite, je ne m'en suis pas vengée... vous avez cru en devenant l'époux d'une autre, que j'allais vous rester fidèle, moi ? Eh bien ! non, j'ai imité ton parjure... Un autre est venu à moi qui m'aimait depuis long-temps d'amour pur et sincère, à mon tour je l'ai aimé...

ANTONIO.

Cet homme ! tu me trompes.

LAURA.

Ah ! ne riez pas, monsieur. Ne jetez sur cet homme un regard ni de mépris, ni de dédain.

GEORGES.

Lui !.. s'il avait ce malheur !

LAURA.

C'est un homme du peuple, ouvrier, mais il a de l'honneur... C'est la plus belle noblesse... Georges, donnez-moi votre main.

GEORGES.

Sa main a serré la mienne, je puis la presser sur mon cœur. Oh !

ANTONIO.

Adieu, Laura... Maintenant, je n'ai plus rien à vous dire... soyez heureuse. Adieu pour toujours !

Il sort.

## SCENE XIV.

LAURA, GEORGES.

LAURA.

Pour toujours !

GEORGES.

Ne pensez plus à lui, oubliez-le comme j'oublie tout le passé pour le présent... Est-il bien vrai, Laura, que vous m'aimez ? vous l'avez dit... car c'était le son de votre voix, c'était elle, j'en suis sûr... Et pourtant je doute encore... j'ai besoin de l'entendre une seconde fois pour y croire.

LAURA.

Cela est vrai, je vous aime ou plutôt je vous aimerai, si vous voulez consentir à une chose.

GEORGES.

Parlez, et quelle qu'elle soit, dussé-je me damner et mourir après, j'y consens avec joie ? Que faut-il faire ?

LAURA.

Me venger.

GEORGES.

Comment ?

LAURA.

Puisque vous savez où reste Arthur, vous devez savoir où se célèbrent ses noces.

GEORGES.

Oui ! Sur les bords de l'Adriatique, dans une villa qui appartient à son père.

LAURA.

Il s'est marié cette nuit ; ce soir aura lieu le bal... Et la faveur d'un masque, nous pourrons nous y introduire.

GEORGES.

Eh bien !

LAURA.

Une fois là, m'accorderez-vous ce que je vous demanderai, même la mort d'un ennemi !

GEORGES.

D'un ennemi ! (*A part.*) C'est Arthur ! (*Haut.*) Après, seriez-vous à moi ?

LAURA.

Oui.

GEORGES.

Pour toujours ?

LAURA.

Pour toujours.

GEORGES.

Et nous fuirons ensemble.

LAURA.

Nous fuirons.

GEORGES.

J'y consens.

LAURA.

Eh bien, prends pour ce soir deux dominos et un poignard!

*Fin du deuxième acte.*

---

**ACTE III.**


---

*Un jardin sur les bords de l'Adriatique. Le soir; éclat de lumières; appareil d'une fête.*

---

**SCÈNE PREMIÈRE.**
**ANNA, LA SIGNORA TAVELLI.**
**ANNA.**

Viens par ici, ma bonne mère, et profitons du moment où nous sommes seules, car j'ai besoin de te parler.

**LA MÈRE.**

A moi, ma chère Anna ? et qu'as-tu donc à me dire ?

**ANNA.**

Une heureuse nouvelle ; puis une grâce à te demander.

**LA MÈRE.**

Aujourd'hui, une grâce pour toi ?

**ANNA.**

Non, elle n'est pas pour moi.

**LA MÈRE.**

N'importe. Tu peux me la demander sans crainte, on ne refuse rien dans les jours de bonheur et de joie.

**ANNA.**

Tu es donc bien heureuse aujourd'hui, ma mère ?

**LA MÈRE.**

Peux-tu me faire cette question ? Le jour où je vois mon Anna retrouver son époux, et son enfant un père... Ce jour sera le plus doux et le plus beau de toute ma vie.

**ANNA.**

Mais, en me voyant près de toi, en contemplant la félicité dont le ciel a comblé ta fille, n'as-tu pas songé quelquefois qu'il y en avait une autre loin de toi, une autre errante et malheureuse, peut-être...

**LA MÈRE.**

Ta sœur... oh ! que ta bouche ne prononce point son nom,

il me rappellerait trop de larmes et de douleurs... Je ne veux penser qu'à toi seule aujourd'hui.

ANNA.

Mais si ton autre fille, si ma sœur était à Venise?..

LA MÈRE.

A Venise!

ANNA.

Oui; si l'amour qu'elle a pour toi avait repris tous ses droits sur son cœur; si, réparant sa faute, elle venait se jeter à tes pieds et implorer son pardon, le lui refuserais-tu?

LA MÈRE.

Oh! non, qu'elle vienne, qu'elle vienne... Je lui pardonne, entends-tu?.. Mais je ne puis le croire, Anna... Ta sœur n'est point à Venise.

ANNA.

Elle est dans Venise même, tout près de nous... elle est revenue d'hier, ce matin je l'ai embrassée...

LA MÈRE.

Et tu ne l'as pas amenée?

ANNA.

Elle viendra demain.

LA MÈRE.

Pourquoi pas tout de suite?

ANNA.

Je le voulais, elle a résisté; mais elle m'a bien promis qu'elle viendrait demain.

LA MÈRE.

Tous les bonheurs m'arrivent à la fois.

ANNA.

Gardons bien ce secret; qu'il soit une surprise pour tout le monde.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIO, GÉRONIMO SFORZI.

GÉRONIMO.

Eh bien! que faites-vous donc là, ma fille?.. vous fuyez le bal et votre époux!

ANNA.

Oui, mais c'était pour ma mère... Antonio n'en doit pas être jaloux.

GÉRONIMO.

Pourquoi pas?.. Quand nous aimons quelqu'un, nous som-



mes jaloux de tout ce qui nous en prive... Et puis, un jour de noce, une femme doit être entièrement et seulement à son époux, n'est-ce pas, signora Tavelli!

LA MÈRE.

Vous avez raison, seigneur Sforzi.

GÉRONIMO, *bas d'Antonio.*

Vois comme elle est jolie !. . N'oublie pas maintenant que tu dois l'aimer, car elle est ton épouse.

Il donne le bras à la mère d'Anna, et sort avec elle par la gauche de la scène.

### SCENE III.

ANNA, ANTONIO.

ANNA.

Eh bien ! à quoi pensez-vous donc, Monsieur ? . . Nous sommes seuls, et vous ne m'embrassez pas.

ANTONIO.

J'étais préoccupé. . . Anna... pardonnez-moi.

Il l'embrasse.

ANNA.

Pardonnez-moi !. . Vous me dites encore *vous* ; je t'ai dit ce matin que cela me faisait de la peine, et que je ne le voulais pas.

ANTONIO.

Je ne te le dirai plus.

ANTONIO.

Tu me diras toi, tu m'appelleras ton Anna, comme je t'appelle mon Antonio, tu me parleras enfin comme il y a un an, quand j'étais ton amante ; ce que tu me disais alors, te le rappelles-tu, dis ? . . Te souviens-tu de ces paroles brûlantes que ta bouche me disait bas, tout bas, de ces paroles qui tombaient dans mon âme et y portaient tout le feu de la tienne. Te souviens-tu de ces sermens que tu me répétais en me serrant sur ta poitrine, quand mon sein se soulevait agité de plaisir et d'espérance ? Tu me disais *toi* alors, et non pas *vous* ; car tu savais tout ce qu'il fallait pour me plaire, et quand ce n'était point un mot, c'était un regard, un sourire, un signe, que sais-je ? presque rien. . . n'importe, j'étais contente. Mais aujourd'hui, tu as oublié tout cela.

ANTONIO.

Non, je ne l'ai point oublié.

ANNA.

Depuis que tu es arrivé, tu ne m'as encore adressé que quel-

ques paroles, toujours devant le monde encore !.. car je n'ai pas trouvé une seule fois l'occasion de te voir et de te parler seul... Cela est bien mal.

ANTONIO.

Mais ce n'est point ma faute. Tu le sais, depuis mon retour, des occupations continuelles, les préparatifs de notre mariage...

ANNA.

Oui; mais depuis que tu m'as quitté, tu dois avoir tant de choses à me dire !.. Voyons, nous sommes seuls, dis-moi si tu m'as été bien fidèle, si tu as toujours pensé à moi !

ANTONIO.

Qui peut te faire croire...

ANNA.

Je ne sais... mais un an, cela est si long !

ANTONIO.

En effet.

ANNA.

Tu l'as trouvé comme moi, n'est-ce pas?.. Si tu savais combien j'ai souffert durant tout ce temps; si tu savais combien j'ai versé de larmes... Ce n'était pas que je doutasse de ton retour... oh ! non, je n'en ai jamais douté. Tu me l'avais promis, c'était assez; car j'ai foi dans tes sermens, toujours je m'y suis fiée, et quand tu étais loin de moi, leur souvenir seul gravé dans ma pensée suffisait pour soutenir mon courage... Mais combien j'ai adressé de vœux au ciel pour qu'il bâtât ton retour; combien je lui ai fait de prières ! Le matin, quand le jour commençait à peine à paraître, je me levais, et je sortais sans réveiller mon fils qui dormait dans son berceau; j'allais au-delà de Venise, loin, bien loin sur la route de France, pour voir si son père revenait... Je passais là des journées entières. Puis quand le soir arrivait sans que je l'eusse vu, quand je perdais toute espérance, je rentrais lentement auprès de mon enfant et de ma mère... et les regardant tous deux, les yeux remplis de larmes, je disais : Il ne vient pas !

ANTONIO.

Pauvre Anna !

ANNA.

Oh ! j'ai passé ainsi bien des jours et bien des nuits. J'ai embrassé bien souvent mon fils en songeant à toi .. Mon petit Antonio, il te ressemble tant, qu'en le voyant il me semblait te voir, et j'étais consolée... Aujourd'hui, je vous ai près de moi tous les deux, toi et lui; peines, larmes, j'ai tout oublié... Mais toi, jure-moi que quelquefois tu as pensé à ton Anna, jure-moi surtout que tu n'en as point aimé d'autres.

ANTONIO.

Si j'en avais aimé une autre, serais-je revenu ?

ANNA.

C'est vrai.... Tu es donc bien à moi, à moi toute seule... Oh ! que je suis contente !

Elle se jette à son cou.

## SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, de JEUNES SEIGNEUR ITALIENS, masqués et non masqués.

UN JEUNE SEIGNEUR.

Bravo, bravissimo, seigneur Antonio !

A la vue des arrivans, Anna a quitté précipitamment le cou d'Antonio.

UN AUTRE, d'Anna.

Signora, je vous félicite.

UN AUTRE.

C'est remplir dignement vos premiers devoirs d'épouse.

LE PREMIER.

Mais ce n'est pas remplir ceux de mariée, que de fuir ainsi le bal et la fête pour se mettre à l'écart... Signora, à moi l'honneur de la première contredanse.

ANNA.

Avec plaisir, Seigneur.

UN AUTRE.

A moi l'honneur de la seconde.

UN AUTRE.

A moi celui de la troisième.

UN AUTRE.

Je n'arriverai donc que pour la quatrième.

On entend le son de la musique.

LE PREMIER.

Ecoutez, voilà le bal qui commence. (*Prenant la main d'Anna.*) Seigneur, vous le permettez...

ANTONIO.

De tout mon cœur. (*A part.*) Que ne puis-je me soustraire à ces tortures !

Il suit les jeunes seigneurs emmenant Anna.

## SCENE V.

GEORGES, LAURA, *masqués, arrivant du côté opposé.*

GEORGES, *entrant le premier.*

Approchez, nous pouvons nous arrêter ici.

LAURA, *se démasquant.*

Personne ne nous a vus ?

GEORGES.

Personne... Avec ces costumes, et par la petite porte du parc, nous sommes entrés sans risque et sans péril.

LAURA.

A qui appartient cette villa ?

GEORGES.

A son père, je vous l'ai dit.

LAURA.

Ainsi nous sommes chez Arthur.

GEORGES.

Oui. Maintenant que faut-il faire ?

LAURA.

Ce qu'il faut faire, je te l'ai dit.

GEORGES.

Vous m'avez demandé des déguisemens et un poignard... Les déguisemens, nous les avons.

LAURA.

Et le poignard ?

GEORGES.

Le voilà.

LAURA.

C'est bien... Tu m'as promis la mort d'un ennemi.

GEORGES.

Vous m'avez promis d'être le prix de cette mort !

LAURA.

Si tu tiens ta parole.

GEORGES.

Je la tiendrai.

LAURA.

Prépare-toi donc, car le temps presse.

GEORGES.

Avant un quart-d'heure il ne sera plus.

LAURA, *le retenant.*

Il ne sera plus!.. et qui donc veux-tu dire?.. Qui vas-tu tuer ?

GEORGES.

Arthur...

LAURA, *vivement.*

Non... non, ce n'est pas lui.

GEORGES.

Qui donc ?

LAURA.

C'est sa femme.

GEORGES.

Une femme!.. Vous voulez que je tue une femme?

LAURA.

Ne me l'as-tu pas promis ?

GEORGES.

Je vous ai promis le sang d'un homme, et non celui d'une femme.

LAURA.

Qu'importe?

GEORGES.

Pour verser l'un, il ne faut qu'être assassin ; pour verser l'autre, il faut être lâche... C'est trop !

LAURA.

Ainsi, tu me refuses la mort d'une rivale ? Tu violates ta promesse ! Eh bien, je te retire la mienne : je redeviens libre, et ne suis plus à toi.

GEORGES.

Grand Dieu !

LAURA.

Voilà donc cet homme, ce Georges dans lequel je mets toute ma confiance ; avec lui je viens seule au milieu de la nuit, sans autre secours que son bras, sans autre garantie que sa parole, et une fois venue, lui aussi il me trahit...

GEORGES.

Que dites-vous ?

LAURA.

Il fallait me dire que le sang vous faisait peur, et que la vue d'une femme vous faisait fuir, j'en aurais appelé un autre... Celui-là peut-être ne trouverait pas trop élevé le prix auquel je me suis mise... Prenez garde, ce que je dis, je puis le faire encore. Il n'est pas trop tard... je puis offrir à un autre ma reconnaissance et mon amour...

GEORGES.

A un autre!..

LAURA.

Je ne vous deyrai rien à vous, que mon mépris et que ma

haine ! Ma haine pour votre abandon, mon mépris pour votre lâcheté.

GEORGES.

Assez, oh ! c'est assez me menacer de votre colère ; car vos menaces me frappent d'épouvante. Quand je n'ai pu supporter votre indifférence, comment pourrais-je affronter votre haine ? plutôt la mort !.. plutôt la honte !.. Je suis à vous, je vous obéis en esclave, ordonnez, disposez de moi.

LAURA, *d part.*

Il cède !

GEORGES.

Mais, je vous en prie, ne me demandez pas la mort de cette femme.

LAURA.

Pourquoi ? Ainsi qu'à moi elle t'est étrangère ; elle n'est ni ton amie ni ta parente, tu ne la connais pas... Te décides-tu ?

GEORGES.

Vous le voulez ?

LAURA.

Je le veux.

GEORGES.

Eh bien, j'obéirai... Où allez-vous ?

LAURA.

Près la porte du parc... Tu pourras m'y rejoindre... Tu ne me feras pas attendre ?

GEORGES.

Non.

LAURA.

Si tu tarde trop, je reviendrai.

*Elle s'éloigne.*

## SCENE VI.

GEORGES, *seul.*

J'ai consenti... Oui... j'ai promis... Oh ! non, cela ne se peut pas... je n'ai pu m'engager à tuer une femme... Mais elle m'a dit : je veux ta mort ; si tu refuses, je te fuirai... Si tu me l'accordes, au contraire, je t'aimerai... Etre aimé de Laura, la posséder... moi !.. J'ai consenti... oh ! oui... j'ai consenti... Allons, deviens assassin... Pourquoi mon cœur tremblerait-il ? Le sien ne tremble pas... Je dois avoir du courage, moi... J'entends quelqu'un... C'est une femme... La fiancée d'Arthur, je la reconnais... Elle est seule, elle vient de ce côté... Allons, mon poignard... et mon masque !.. sans cela elle me deviendrait à ma pâleur.

Pendant cette scène, le ciel est devenu noir.  
Quelques éclairs.

## SCÈNE VII.

GEORGES, ANNA.

ANNA, sans voir Georges.

Antonio!.. où donc est Antonio?

GEORGES, à part.

C'est elle.

ANNA.

Il m'a suivie au bal, et puis il m'a quittée... Et voilà le ciel qui se couvre... Il fait déjà quelques éclairs... où donc est-il, Antonio?... (*Apertevant Georges.*) Ah!.. Je ne sais pas qui vous êtes, beau masque, mais vous m'avez fait peur... Je vois que vous ne voulez pas être connu, car vous ne me répondez pas... Mais un mot seulement, je vous prie... Vous êtes sans doute un des jeunes seigneurs parmi lesquels j'ai laissé mon époux... Qu'est-il devenu? où est-il?

GEORGES, masqué, à part.

Je n'ai pas la force de lui répondre.

ANNA.

Vous ne voulez pas me le dire... Mais je vous en prie, ne me le cachez pas, que j'aille vers lui; dites-le moi. Si vous avez peur d'être connu, eh bien! changez votre voix, je vous promets de ne pas la reconnaître... Ou bien, si vous voulez ôter votre masque, je fermerai les yeux... Tenez, de cette façon... je vous assure que je ne vous vois pas. (*Elle se cache les yeux.*) Allons, parlez un peu.

GEORGES, à part, levant son poignard.

Du courage... .

Il va pour la frapper, puis s'arrête tremblant.

ANNA.

J'écoute. Parlez donc.

GEORGES, abaissant son bras.

Malédiction!.. je ne peux pas.

Il laisse tomber son masque.

ANNA, ouvrant les yeux.

Eh bien! qu'avez vous donc?... Oh! comme vous êtes pâle! Vous trouveriez-vous mal? Oui... Oh! mon Dieu! comme il est faible et chancelant... Si je pouvais le soutenir!

GEORGES, s'asseyant sur un banc.

Merci!.

Il laisse tomber son poignard. Anna lui ôte son capuchon, lui prodigue mille soins.

ANNA.

Voulez-vous que j'appelle du secours?

GEORGES.

Non... n'appellez personne... Je n'ai besoin d'aucun secours...  
Laissez-moi seul.

ANNA.

Cependant, vous avez l'air si souffrant!

GEORGES.

Au nom du ciel! Madame, laissez-moi et fuyez.

ANNA.

Fuir! . Je ne vous comprends pas; mais puisque vous le désirez, je vous laisse... Seulement, si vous aviez besoin de secours, appelez-moi, je serai de ce côté. Je vais voir si j'y trouverai mon mari.

GEORGES.

Allez vite, partez...

ANNA, ramassant son poignard.

Vous avez laissé tomber votre poignard.

Elle le lui rend, et sort par la gauche de la scène

## SCÈNE VIII.

GEORGES, seul.

Il demeure un instant muet et interdit.

Je ne sais si c'est bien elle; je ne sais si c'était une femme que j'avais là devant moi... mais c'est moi qui ai eu peur... Elle m'a fait trembler!..

## SCÈNE IX.

GEORGES, LAURA.

LAURA.

Eh bien?

GEORGES.

Non.

LAURA.

Tu ne l'as pas vue?

GEORGES.

Je l'ai vue.

LAURA.

Et tu ne l'as pas frappée?

GEORGES.

Non.

LAURA.

Pourquoi?



GEORGES.

Je n'ai pas pu.

LAURA.

Voilà deux fois que tu manques à ta parole !

GEORGES.

Oh ! de grace, écoutez-moi. Si vous saviez avec quelle confiance elle est venue à moi. . . Si vous saviez enfin comme elle est douce et bonne !

LAURA.

C'est donc un ange, une beauté surnaturelle, puisque toi aussi, un seul de ses regards te séduit et te captive. . Eh bien, elle mourra.

GEORGES.

Oh ! non, grâce pour elle. . . Tenez, désignez-moi tel ennemi que vous voudrez. En quelque lieu qu'il soit, et quel qu'il soit, je le tuerai. . . Mais que ce soit un homme et non une femme.

LAURA.

Georges, si elle meurt, je l'aimerai. Si elle meurt, je serai à toi ; si elle meurt, je te récompenserai de toutes tes peines, de tout ce que tu as souffert pour moi. Notre sort, notre fortune seront les mêmes. . . Nous partirons ensemble, nous quitterons Venise, et nous irons en France où nous serons heureux. Tiens, écoute, nous irons à Marseille, ta patrie, à Marseille où l'on te connaît ; et là quand tu passeras, chacun dira : c'est Georges ; il est l'amant de Laura, elle l'aime, car pour lui elle a quitté l'Italie, pour lui elle a quitté Arthur, elle le préfère à tous ; et en disant cela, tous ceux qui me trouvaient jolie envieront ton sort. . . et parmi ceux qui me trouvaient jolie, il y avait des riches, il y avait des nobles, tu le sais. . . eh bien, tu seras plus heureux qu'eux tous. . . en te voyant, ils seront jaloux. . . es-tu content, dis ?

GEORGES.

Arrêtez, car votre voix m'entraîne, elle m'égare. . . Je ne sais ce qu'il y a dans vos paroles, mais elles m'enivrent, et me font perdre toute raison. . . vous m'avez fait entrevoir le ciel, donnez-le moi donc sans qu'il me faille l'acheter par un crime. . . fuyons tous deux, partons.

LAURA.

Je ne pars pas sans être vengée.

GEORGES.

O mon Dieu ! sa volonté est plus forte que la miennel Mais vous ne me trompez pas, vous me donnerez tout le bonheur que vous m'avez promis !

LAURA.

Tu l'auras.

GEORGES.

Vous ne me reprocherez jamais le sang dont je serai couvert?

LAURA.

Jamais.

GEORGES.

Attendez-moi.

LAURA.

Tu sais donc où tu vas la trouver?

GEORGES.

Oui, je le sais.

LAURA, *le poussant.*

Va.

Il sort.

## SCENE X.

LAURA, ANTONIO.

ANTONIO.

Je connais cette voix.

LAURA, *se retournant.*

Arthur!

Elle remet précipitamment son masque.

ANTONIO.

Laura! oh! ne vous cachez pas, je vous ai reconnue... vous n'avez rien à craindre de moi.

LAURA, *se démasquant.*

Tu as raison, Arthur, je n'ai plus rien à craindre de toi, tu m'as fait tout le mal que tu pouvais me faire.

ANTONIO.

Mais toi, qui t'a conduite ici? quel dessein t'y amène?

LAURA.

Le désir d'être témoin de ton bonheur.

ANTONIO.

Tu avais un autre motif; mais quel qu'il soit, je le bénis puisqu'il me permet de te voir.

LAURA.

Oses-tu bien?..

ANTONIO.

Ce matin, tu ne m'as point écouté. Pourtant, Laura, tu ne dois pas me condamner sans m'entendre.

LAURA.

A quoi bon ? N'ai-je pas la preuve de ton crime ?

ANTONIO.

Mais si ce crime, je l'ai commis malgré moi, s'il était attaché à ma destinée par un de ces liens qu'on ne peut rompre sans fouler aux pieds la conscience et l'honneur avec lui ?

LAURA.

La conscience ! la conscience ! La tienne ne t'a-t-elle rien dit quand, oubliant les sermens que tu venais de me faire, tu m'as abandonnée ? Car il n'y avait pas long-temps que tu m'avais juré d'être à moi pour la vie. . . je m'en souviens, va, moi ! Il ne s'était pas écoulé une heure entre tes promesses et ton parjure. Puis tu parles d'honneur ! Qu'est-ce donc que ton honneur, si le tien ne s'est pas flétri, le jour où tu m'as quittée, moi, pauvre femme qui m'étais fiée en toi, et qu'à peine absente, tu délaissas comme un lâche qui se cache et s'enfuit.

ANTONIO.

C'est vrai, Laura, je suis coupable, coupable de t'avoir abandonnée, mais non d'avoir cessé de t'aimer.

LAURA.

Comme tu railles !

ANTONIO.

Non, je parle sincèrement, je vais t'en donner la preuve.

LAURA.

Quelle preuve ?

ANTONIO.

Ecoute. Je suis l'époux d'une autre. J'ai donné à celle que j'avais séduite mon nom, car c'était tout ce que je pouvais lui donner. J'ai sacrifié l'espérance, le bonheur de toute ma vie à un inflexible devoir. . . l'honneur est satisfait. Maintenant veux-tu fuir avec moi ? veux-tu que pour toi, je quitte celle que tu m'accuses de te préférer ? Le veux-tu ?

LAURA.

C'est une ruse.

ANTONIO.

Non, aies confiance en mes paroles. Il y a un an, pour moi, tu as foulé aux pieds ces préjugés vulgaires qui condamnent le bonheur quand la parole d'un prêtre ne l'a point consacré. Tu as compris que l'amour était au-dessus d'un sacrement, que son sanctuaire était le cœur, car c'est dans le cœur qu'il repose, et non dans une formule ; tu as compris cela, toi, et tu n'as pas dédaigné le nom d'amante.

LAURA.

Eh bien ?

ANTONIO.

Pour moi l'amante est au-dessus de l'épouse, car la nature est au-dessus de ce que les hommes appellent loi. Voilà ce que j'allais te dire ce matin, quand tu m'as repoussé, quand devant moi tu as prodigué à un autre des marques de tendresse auxquelles j'ai cru, sans réfléchir qu'elles pouvaient avoir la colère pour excuse; auxquelles je ne croirai plus si tu me dis que ton cœur est resté le même pour moi.

LAURA.

Dis-tu vrai?

ANTONIO.

Oui; jure que tu me pardonnes, et ce soir, avant que cette fête ne soit achevée, avant que tu n'aies vu s'éteindre ces flambeaux qui doivent me livrer à une autre, je pars avec toi, où tu voudras.

LAURA.

Ah! tu ne te joues pas de moi!.. Tu ne voudrais pas deux fois me trahir... oh! non, tu ne le voudrais pas.

ANTONIO.

Tu consens donc...

LAURA.

Mais ma sœur! Ne pourrai-je lui dire adieu?

ANTONIO.

Avant de fuir, nous pourrons encore la voir ensemble. Où reste-t-elle?

LAURA.

Près d'ici.

ANTONIO.

Attends-moi donc, dans un instant je suis à toi.

LAURA.

Non, non... Tu ne reviendrais pas... Tu ne me quitteras plus!

ANTONIO.

Pour un instant seulement... le temps de prendre un peu d'or. Nous ne pouvons partir ainsi.

LAURA.

Mais jure-moi que tu reviendras... Jure-le.

ANTONIO.

Par le ciel qui m'entend, par la foudre qui gronde sur ma tête!

LAURA.

Eh bien, je me fie encore à toi.

Antonio sort,

## SCÈNE XI.

LAURA, seule.

On entend un cri dans le jardin.

Qu'est-ce que cela ?

## SCÈNE XII.

LAURA, GEORGES.

LAURA.

Georges !

GEORGES, armé d'un poignard ensanglanté.

Eh bien ! qu'avez-vous ? Ne m'attendiez-vous pas ?

LAURA.

Non... je l'avais oublié. Mais qu'avez-vous ? Comme vous êtes pâle.

GEORGES.

Ce que j'ai ?.. N'avez-vous pas entendu le cri de la victime ?

LAURA.

La victime ?

GEORGES.

Oui, votre rivale, la fiancée d'Arthur.

LAURA.

Malheureux ! Tu l'as tuée ?

GEORGES.

Chut !... fuyons...

LAURA.

Mais, Georges, je ne puis vous suivre.

GEORGES.

Savez-vous qu'il y a ma mort ou la vôtre dans ces paroles-là ?

LAURA.

Vous me faites peur... Georges, j'ai dit la vérité...

GEORGES, tremblant.

La vérité ! la vérité ! Et le meurtre que je viens de commettre ! car j'ai exaucé votre prière... j'ai tué... Et maintenant que je suis assassin, assassin par votre ordre, maintenant que j'ai accompli cette horrible promesse, vous seriez infidèle à la vôtre. .. oh ! non, Laura, non, ne l'espérez pas... Vous m'avez fait vil, odieux, méprisable, et vous me rejetez. .. Vous marchez sur ma tête après l'avoir flétrie... Ma tête a droit de se relever devant vous... Entre nous, maintenant, il y a

la parenté du crime... Nous sommes frère et sœur en assassinat... Aussi vous me suivrez, et vous serez à moi... C'est mon salaire... il me le faut, vous me l'avez promis!..

LAURA.

Plutôt mourir...

GEORGES.

Malheureuse! Celle que j'ai frappée est là tout près de nous... En ce moment on cherche son meurtrier peut-être... Ils vont venir ici... Ils nous trouveront... Au nom du ciel, suis-moi... Ne m'abandonne pas... Oh! sauvons-nous tous deux!

Il la saisit au bras.

LAURA.

Ah!.. vous avez du sang après les mains!

GEORGES.

Du sang!.. Oh! je l'avais bien dit qu'elle me le reprocherait!.. (*avec rage.*) Mais n'importe... Tu dois être à moi.

Il l'enlève et va pour l'emporter.

LAURA, *se débattant.*

Arthur! Arthur!

### SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIO.

ANTONIO.

Me voilà.

GEORGES.

Arthur!.. Ah!

LAURA, *se dégageant et courant vers Antonio.*

Je suis sauvée!..

ANTONIO, *à Georges.*

Démon que je retrouve partout, t'éloigneras-tu?

GEORGES.

Embrasse-la bien, c'est pour la dernière fois.

On entend crier : *au meurtre! à l'assassin!*

Laura! entends-tu ces cris? Il sont mon arrêt de mort et le tien!

ANTONIO.

Que veut-il dire?

LAURA.

Fuyons!

GEORGES, *l'arrêtant.*

Non pas; tu ne me quitteras plus!

Une foule d'hommes et de femmes ont traversé la scèue et couru vers le jardin.

## SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, GÉRONIMO SFORZI, JEUNES SEIGNEURS.

GÉRONIMO, montrant Georges.

Arrêtez; voilà le meurtrier.

On entoure Georges.

ANTONIO.

Le meurtrier de qui?

GÉRONIMO.

De ta fiancée. La voici.

## SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, ANNA, appuyée sur sa mère et entourée de la foule.

LAURA.

Ciel! Anna!

ANNA.

Ma sœur!

TOUS.

Sa sœur!

ANNA, montrant Georges à Laura.

C'est lui qui m'a tuée.

GEORGES.

Mais voilà celle qui a conduit mon bras.

TOUS.

Elle?

ANNA.

Toi, toi, c'est toi?

Elle s'est éloignée avec effroi de Laura, et tombe dans les bras de sa mère.

LAURA.

Ah! Je suis maudite... Laissez-moi...

Elle écarte la foule et se jette dans la mer. Georges fait un mouvement que ses gardes compriment.

ANTONIO.

Sauvez-la.

GÉRONIMO, l'arrêtant.

Il est trop tard.

GEORGES.

Qu'on me tue, maintenant... Elle est morte, je n'ai plus besoin de vivre.

Il jette son poignard et se livre. Anna expire.

FIN.